



Université Mohamed Khider de Biskra
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Lettres et des Langues étrangères
Filière de Français

MÉMOIRE DE MASTER

Option : Littérature

Présenté et soutenu par :

HENINE Besma

Le : 00/00/2020

L'être et le paraître dans Jane Eyre de Charlotte Brontë

Jury :

Titre	HADOUCHE Ourida	Grade	Université de Biskra	Président
Titre	MAACHE Malika	Grade	Université de Biskra	Examineur
Titre	BELAZREG Nassima	Grade	Université de Biskra	Rapporteur

Année universitaire : 2019 - 2020

Dédicace

À mes très chers parents, pour avoir été mes sauveurs après chacune de mes débâcles intérieures et mon étoile polaire à tous mes égarements amers, je tends à vous remercier pour tous vos sacrifices et vous rendre justice et grâce à travers cette modeste recherche.

À mes frères, pour m'avoir soutenue contre vents et marées

À mon amie, pour avoir ri à mes côtés quand rien n'allait.

Remerciements

Je dois déférence et gratitude à Dieu tout puissant pour m'avoir permis d'achever ce présent modeste travail.

La tâche qui m'incombe est de remercier toutes les personnes qui ont contribué à l'accomplissement de ma recherche.

Je remercie ma directrice de recherche Dr. Belazreg pour son indéniable disponibilité, et ses innombrables conseils avisés qui ont su me guider et me motiver lors de l'accomplissement de mon travail.

Je remercie toute personne ayant contribué à me faire aimer la littérature et à en avoir fait une passion dans ma vie.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace	02
Remerciements	03
Résumé	04
Introduction générale	06
Chapitre 01 : Étude du contexte historique	
Introduction :	10
1- Contexte historique de la société et de la littérature anglaise avant l'ère victorienne :	10
1.1-Le 18e siècle, une influence littéraire :	10
1.2-Le romantisme de transition :	14
1.3-Le roman victorien	18
1.3.1-Aperçu du roman victorien	18
1.3.2-Le roman d'apprentissage /Bildungsroman	20
2- La femme dans la littérature anglaise	23
2.1- Archétype de la femme anglaise victorienne :	23
2.2- Le féminisme :	25
Conclusion :	29
Chapitre 2 : L'être de l'auteur, le paraître du personnage	
Introduction :	31
1-Jane Eyre, un double de Charlotte Brontë.	32
1.1-Charlotte Brontë : une éducation annexée :	32
1.2-Jane Eyre : inspirée de faits réels	36
2-Jane Eyre, une deuxième chance pour Charlotte Brontë	45
2.1-Réécriture d'un passé indélébile	45
2.2-Réécriture d'un rêve avorté	60
Conclusion	69
Conclusion générale	70
Bibliographie	72

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Notre travail de recherche s'inscrit dans le registre de la littérature anglaise du dix-neuvième siècle, coïncidant avec l'intronisation de la reine Victoria, donnant ainsi naissance à une écriture propre à l'ère victorienne en se démarquant en qualité et en quantité des autres périodes historiques qu'a connues l'Angleterre.

Dans une société qui a donné au monde de grands maîtres de la littérature, dans un petit village au nord de l'Angleterre connu sous le nom de Haworth, deux jeunes filles s'essayèrent à la littérature tandis que leur père, paroissien, vaquait à ses occupations dans la bâtisse d'en face. Elles nous ont légué deux chefs-d'œuvre intemporels. La première, Emily Brontë avec *les hauts de Hurlevent* et la deuxième Charlotte Brontë avec *Jane Eyre*.

Notre corpus s'intitule *Jane Eyre*, l'histoire d'une enfant au vécu ardu. Pour donner de la profondeur à son écrit, l'auteur utilisa tous les ingrédients qui ont fait la célébrité de beaucoup d'œuvres à savoir un personnage orphelin recueilli par son oncle qui mourut en le laissant entre les mains de sa famille. Une famille mal aimante, ajouté à cela l'exil vers une école de charité entouré de pauvreté et de maladie, forgeant ainsi un personnage particulier.

Le choix de notre corpus est motivé principalement par un attrait fort personnel pour la littérature anglaise et une appréciation sans limites de l'histoire du pays que l'on retrouve particulièrement ancrée dans les moindres détails de toute plume britannique. S'ajoute à cela la pertinence même de notre corpus qui semble continuer, cent soixante-treize ans après sa parution, à défrayer la chronique sur les réelles motivations et inspirations qui ont guidé l'auteur vers la narration de certains faits présents dans son œuvre. En partant de ce champ de réflexion, nous avons tenté de dégager deux axes de recherche qui constitueront notre problématique :

- Quelles sont les réelles intentions de l'auteur Charlotte Brontë dans la construction d'un personnage féminin au caractère aussi complexe et à la morphologie aussi singulière ?
- Quel est le message que désire l'auteur Charlotte Brontë véhiculer à travers sa minutieuse description des lieux et des personnages présents dans son œuvre *Jane Eyre* ?

Pour répondre à ces questions, il nous a été favorable d'établir des hypothèses qui supposeraient que l'attention portée par l'auteur sur la description de certaines scènes et de l'omniprésence de la narratrice serait un indice de la véracité des faits et une preuve de la transposition de l'être et du vécu de l'auteure Charlotte Brontë dans son œuvre, ajouté à cela, le personnage de *Jane Eyre* serait le porte-parole des idées et regrets de

Charlotte Brontë. Notre travail de recherche vise à prouver que l'auteur n'eut pas à imaginer une grande partie de son récit, nous tenterons aussi de démontrer que notre corpus prône une idéologie nouvelle du rôle de la femme en société.

Nous nous efforcerons de répondre à ces questions en usant de deux approches jugées pertinentes et complémentaires, paraissant s'appliquer adéquatement à notre corpus. La première s'inscrit dans la psychanalyse et la deuxième en psychocritique. Les deux approches nous permettraient ainsi de découvrir de façon plus approfondie l'univers du protagoniste féminin et de sa créatrice.

En ajout à l'introduction et à la conclusion, ce mémoire contiendra deux chapitres, ces derniers seront répartis en deux sections. Le premier chapitre traitera en profondeur les événements historiques, mouvements et genres littéraires qui ont précédé la parution de notre corpus, dans le but de poser les jalons du genre littéraire qui a mis au monde l'œuvre de Jane Eyre. Quant au deuxième chapitre, il comportera l'analyse de notre corpus. L'accent sera mis sur l'enfance de Jane Eyre et sur celle de l'auteur, ainsi qu'il sera aussi question de l'évolution psychologique du personnage principal

Chapitre 01 :
Étude du contexte historique

Introduction :

Avant qu'il ne soit question de notre corpus *Jane Eyre*, Charlotte Brontë avait eu à essuyer un premier échec, celui de son œuvre intitulée *Le Professeur*, nombreuses étaient les raisons qui ont forcé l'écrivaine à remettre son rêve au lendemain. Cette première œuvre n'a pas eu la chance d'être éditée voire même considérée. Les raisons de cette négligence se rapportaient toutes de près comme de loin à la politique ou au statut de la femme en société. En ce premier chapitre, nous tenterons de rapporter les événements historiques et genres littéraires qui ont influencé et conduit à l'écriture de notre corpus.

1- Contexte historique de la société et de la littérature anglaise avant l'ère victorienne :

1.1-Le 18e siècle, une influence littéraire :

Les plus grands changements ont eu pour théâtre le dix-huitième siècle. L'homme se révolte et remet en question l'ordre établi. En Angleterre, trois périodes distinctes prirent place pendant ce siècle. Chacune d'elles apporte son lot d'idées, d'inventions ainsi que son opinion politique. L'intérêt pour ces trois périodes est justifié par leur impact direct sur les siècles qui suivent, d'un point de vue littéraire, sociétal et politique.

La première période n'est pas étrangère au reste des pays d'Europe. Connue sous le nom de l'Ère des Lumières, elle vit un petit groupe de penseurs et d'écrivains du continent se réunir pour établir une base intellectuelle et philosophique durant le dix-septième et dix-huitième siècle¹, une datation qui reste vague jusqu'à nos jours.

« La caractéristique fondamentale des Lumières est la foi en la raison. Porté ainsi par un puissant souffle rationaliste, le Siècle des Lumières est placé sous le sceau de la libération. En effet, comme la raison est, du moins en principe, ce qu'il y a de mieux partagé, les Lumières sont tendanciellement orientées vers un modèle égalitariste, en rupture avec tout type de société fondé sur des valeurs autoritaires. »²

¹<https://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/lumieres.php24/08/2020,01:24>.

²<https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2006-1-page-127.htm24/08/2020,01:26>.

Selon Emmanuel Kant, les lumières se définiraient comme étant « *la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable* »³⁴. En effet, les lumières réussissaient à changer plusieurs idées reçues. Elles faisaient en sorte que la logique et la liberté de pensée règnent sur le dogme et la foi aveugle. L'autorité de l'Église a été rejetée par leur impulsion.⁵

La deuxième période, nommée l'âge augustin prend place entre la fin de la restauration anglaise et la mort d'Alexandre Pope (1690-1744).

L'appellation de cette période n'est pas fortuite, le rapport entre Auguste l'empereur romain et le dix-huitième siècle est lié aux écrits de la période. Le mouvement du classicisme avait dominé l'ère de la restauration jusqu'à l'essor du Romantisme, faisant durer la tradition classique de la Renaissance^{6, 7}.

Alexandre Pope et John Dryden avaient établi un mouvement littéraire dont ils étaient les seuls à en avoir les ficelles. Le néoclassicisme était leur art et ils l'exprimaient librement en poésie. Dryden lui trouvait un charme inégalé à son imitation des écrits de Virgil et il en éprouvait une certaine satisfaction.⁸ Intentionnellement ce mouvement se distinguait par l'imitation des écrits gréco-romains comme ceux d'Horace et de Virgil ainsi que par le manque d'harmonie et de précision qui se faisait largement ressentir et qui ne répondait pas au perfectionnisme tant désiré. La prose, de son côté, avait du mal à se frayer un chemin au milieu du néoclassicisme conçu selon l'esthétique de Pope et Dryden. Les répercussions de ce mouvement freinaient son essor. Malgré cela, Jonathan Swift et Daniel Defoe réussirent à apporter leur pierre à l'édifice qu'est la littérature du dix-huitième siècle

Le roman anglais du dix-huitième siècle célébrait la classe ouvrière, après avoir longtemps narré des contes irréalistes qui mettaient en scène des personnages nobles idéalement étrangers au lectorat⁹.

³<file:///C:/Users/client/Desktop/Quest-ce-que-les-Lumi%C3%A8res%EF%80%A5-1784.Pdf>
25/08/2020, 18:52

⁴ KANT Emmanuel, *Réponse à la question : qu'est ce que l'Aufklärung ?*, Berlinische Monatschrift, Décembre, Allemagne, 1784, p.2

⁵<https://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/lumieres.php>, 28/08/2020, 18:54

⁶ « *English literature of the last decades of the seventeenth century and most of the eighteenth century, or, more precisely, the period from 1660s to 1780s (that is, from Restoration to the rise of Romanticism), was dominated by classical doctrine that continued and institutionalised the revival of ancient classical tradition that had started in Renaissance.* » p 97

⁷https://www.academia.edu/16687087/John_Dryden_Restoration_and_Neoclassicism_Samples_of_Prescriptive_Criticism_in_English_Literature

⁸<https://www.britannica.com/art/Augustan-Age-Latin-literature>, 25/08/2020, 19:07

⁹https://www.academia.edu/28884486/Preview_Robinson_Crusoe_Analysis, 25/08/2020, 20:10

En écrivant *Robinson Crusoé*, Defoe mettait en valeur, pour la première fois dans l'histoire du roman, la classe moyenne en expliquant que celle-ci jouissait d'un rang que tant de gens souhaitaient occuper, loin du luxe et de l'orgueil dont faisait preuve machinalement la monarchie face à la misère accablante de la classe d'en dessous. L'idée de promouvoir la modération en littérature répondait aux nombreux dépassements provoqués par la classe ouvrière fraîchement instaurée avec les prémices de l'industrialisation anglaise, première du continent.

En se mettant au diapason, Defoe montrait, à travers son personnage principal, un prototype de l'homme anglais, désigné par son protestantisme et son désir de coloniser et de convertir des gens d'outre terre. Ainsi, il introduisait le réalisme et, pour la première fois, ce qui pourrait être considéré comme, un genre autobiographique, arrivé tout droit d'Allemagne.

Le récit était subjectif. Robinson racontait sa vie au jour le jour, ses émotions, ses pensées ainsi que ses projets. L'écrit était proche du lecteur et le but fut atteint.

En ayant une meilleure réputation au sein de la classe ouvrière ceci permit au roman de jouer un rôle important dans l'instauration de certaines valeurs religieuses, tout en ayant le souhait de dicter la conduite de cette même Classe.¹⁰ En effet, Samuel Richardson présentait en 1740 *Pamela ou la vertu récompensée*¹¹, une œuvre épistolaire réaliste qui suggérait un message, peu acclamé, destiné à brider les femmes, à une époque où ces dernières rêvaient d'un avenir loin de leur maisonnette¹², créant en elles une frustration qu'on reconnaîtra chez un nombre considérable d'écrivaines du 19e siècle et parmi elles Charlotte Brontë.

Loin du rationalisme de l'ère augustéenne, l'ère de la sensibilité qui commença en 1750 arriva chargée de nouvelles idées. Le but des écrivains, poètes et artistes de la période était de susciter chez le lecteur une réaction émotionnelle stimulée par la détresse et la tendresse du personnage, et ce au détriment de l'action et de l'intrigue qui perdirent leur importance face aux sentiments¹³.

Les événements historiques de la période avaient leurs parts de responsabilité dans l'émergence d'une écriture émotionnelle. Le surpeuplement des villes dû à la révolution industrielle avait entraîné le dépeuplement des campagnes et l'abandon par

¹⁰ https://www.academia.edu/2175915/Robinson_Crusoe_as_Defoes_Theory_of_Fiction, 25/08/2020:20:12

¹¹ RICHARDSON Samuel, *Paméla : ou la vertu récompensée (Pamela, or virtuerewarded)*, C. Rivington ; J. Osborn, Londres, 1740

¹² WILLIAMS Monica Ann, *Misreading Pamela: the secular critic as determined seducer*, University of Florida, 2006, p.26

¹³ VESELOVSKY Alexander, *the Age of Sensibility (1904)*, chapitre 9, A.E. Makhov, Moscou, 199, p.257

les agriculteurs de leurs terres, afin de se placer derrière des machines, ce qui en résulta par de vastes champs vides qui devenaient une source d'inspiration pour les poètes et écrivains.

Oliver Goldsmith écrivait en 1770 son poème « le village abandonné »¹⁴ qui condamnait la ruée vers la fortune. Il s'agit d'un écrit basé sur la description des compagnes et des villages désertés par leurs habitants. Le but était de sensibiliser le lecteur aux conséquences de la modernisation et au pouvoir de l'argent. Quinze ans plus tôt, Samuel Johnson marquait l'âge de la sensibilité avec « *Adictionary of the English language* »¹⁵ considéré comme étant l'une des plus grandes réalisations d'érudition. En effet, le président de l'Academia de Florence avait déclaré que « *le Dictionnaire resterait un monument perpétuel à la gloire de l'auteur, un honneur pour son propre pays en particulier, et un bienfait universel pour la République de lettres* ». Ses nombreux écrits lui offrirent le privilège d'être le porte-étendard de cette ère faste pour la langue anglaise.

À cette même période, une écriture sombre fit son apparition chez les Allemands et ne tardât pas à s'installer chez les Anglais. Avec son nom qui peut prêter à confusion, le roman gothique n'a rien à voir les deux peuples germaniques, ostrogoths et wisigoths, qui envahirent l'Empire romain en 410 et fondirent leur propre royaume.

« Vers la fin du XVIIIe s., l'exaltation et l'exaspération croissantes de la sensibilité se traduisent, en littérature, aussi bien en France dans les romans du marquis de Sade ou de Restif de La Bretonne qu'en Grande-Bretagne, dans un genre populaire nouveau : le « roman gothique » ou « roman noir », qui met en scène des fantômes, des châteaux et des personnages terrifiants. »¹⁶Larousse

Le premier à avoir inauguré ce genre est Horace Walpole en 1764 avec son œuvre « le château d'Otrante »¹⁷ suivi d'Ann Radcliffe et de Matthew Gregory Lewis.

À travers sa différence, le roman gothique eut deux moments de gloire plutôt qu'un. Le premier lors de son apparition et le deuxième en s'ajoutant, quelques années plus tard, aux écrits romantiques du 19e siècle. Nous prenons l'exemple de Charlotte Brontë qui fit de son œuvre *Jane Eyre* une palette de couleurs dont les nuances sombres faisaient partie. Le genre gothique cesse d'exister comme tendance et se fonde dans les

¹⁴ GOLDSMITH Oliver, *Le village abandonné*, W. Griffin, Londres, 1770

¹⁵ JOHNSON Samuel, *A dictionary of the English language*, Andrew Millar, RoyaumeUni, 1755

¹⁶ https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/roman_gothique, 25/08/2020, 23:01

¹⁷ WALPOLE Horace, *Le Château d'Otrante (the Castel of Otranto, a gothic story)*, William Bathoe, RoyaumeUni, 1764

écrits romantiques créant l'intrigue, assez pour dire qu'il a un rôle décisif dans la genèse du romantisme.

1.2-Le romantisme de transition :

La fin du dix-huitième siècle vit la naissance du romantisme. Un mouvement philosophique et littéraire originaire d'Allemagne créé par un groupe de jeunes poètes et critiques. Ce mouvement se sépara en deux genres créant deux groupes distincts. Selon Royer Ayrault, le premier groupe était tourné vers la philosophie et l'esthétique avec les frères Schlegel, Novalis et Friedrich Schleiermacher et le second s'intéressait à l'histoire, ce qui le rendait plus national avec Achim Von Arnim suivi de son beau-frère Clemens Brentano et les frères Grimm.¹⁸

Ceci dit, ce mouvement n'est pas resté confiné dans son pays d'origine, il voyagea directement et sans escale jusqu'en Angleterre. Cette dernière se voulait être un bastion pour l'art romantique.

D'après la critique britannique Rosemary Ashton, le rapprochement soudain des deux pays, l'Allemagne et l'Angleterre, autour du romantisme n'est pas fortuit. Elle l'explique en deux points lors d'un séminaire portant sur l'essor du mouvement.

« In both England (and Scotland) and Germany certain topics of critical interest arose at [the end of 18th century], questions about the nature of poetry, the poet and the faculty of Imagination. [...]not published, in 1805)? A stress was now put on the 'organicunity' of a work of art, and the power and genius of the artist was an important object of attention”¹⁹(495).

Le premier point mentionné dans l'extrait ci-dessus prendrait comme raison les sujets d'intérêt critique auxquels ont été confrontés les deux pays à la fin du dix-huitième siècle. La poésie, l'imagination ainsi que la relation du poète avec la nature prirent une certaine importance, ils devinrent alors une intrigue. Désormais, l'accent est mis sur l'unité organique d'une œuvre d'art. Plus que jamais, le pouvoir et le génie de l'artiste devenaient un objet d'attention important selon Rosemary Ashton.

« First, according to these writers, a literature should be truly national, indigenous, original, not dependent on foreign rules and examples (here Lessing and Herder had the neo-classical unities, as applied to drama, with Racine and Corneille as models, chiefly in mind). Second, since Germans had more in common with the British than with the French in terms of their

¹⁸ AYRAULT Roger, *La genèse du romantisme allemand Tomes 1: Situation spirituelle de l'Allemagne dans la deuxième moitié du xviiième siècle*, Éditions Montaigne, Paris, 1961.

¹⁹ ASHTON Rosemary, *England and Germany. Advanced Seminar in Romanticism course reader*.

language and, especially according to Herder, their northern climate and culture, they should look to England, a country rich in original literature, for inspiration »²⁰

Le deuxième point soulevé par Ashton dans l'extrait ci-dessus est la ressemblance des deux pays, tous deux jugés par les avant-gardistes d'Europe comme étant sous l'emprise de leur rivale commune la France, ce qui favorisa l'échange entre eux. L'Allemagne prit l'art de la poésie anglaise tandis que l'Angleterre soutenait, d'un commun accord, toutes les créations littéraires qui émanaient de la première d'où l'inspiration gothique et romantique.

La poésie fut le premier art à s'aventurer sur les eaux du romantisme, ce à quoi nous ajoutons qu'il ya eu plus d'une génération de poètes à s'essayer à ce mouvement avant qu'il ne faiblisse et s'assimile harmonieusement aux changements apportés par l'ère victorienne. La première génération représentée par William Blake n'avait guère les mêmes sources d'inspiration que le reste comme l'indique François Piquet dans l'extrait ci-dessous :

« Faut-il rappeler, par exemple, que l'environnement politique de la seconde génération romantique est, après Waterloo, celui de la Sainte-Alliance ? Byron, Shelley et Keats n'ont pas connu les espérances millénaristes qu'avaient fait naître les premiers temps de la Révolution chez Blake, Wordsworth ou Coleridge. L'un des thèmes centraux de Don Juan n'est autre que l'impasse de l'histoire : trente ans de guerre n'ont abouti qu'à rétablir l'ordre tyrannique ancien. La deuxième génération se trouve directement aux prises avec la révolution comme mythe et doit chercher à l'assumer, à évaluer sa validité dans le champ du possible : l'Histoire passe au mythe grâce à une intériorisation dont la poésie du sujet est l'enjeu. »²¹

La première génération a été témoin des événements les plus marquants de l'histoire d'Europe. Ayant généré d'écrasantes conséquences, certains poètes y ont fait référence dans leurs écrits. William Blake est à lui seul un personnage emblématique de la première génération, ces poèmes sont chargés de description faisant allusion à la pauvreté dans laquelle il vivait, son regard aiguisé sur les temps troubles que vivait la société lui avait permis de discerner les inégalités naissantes comme l'exprime Morris Eaves dans l'extrait ci-joint :

²⁰ Ibid.

²¹ PIQUET François, *Le romantisme anglais, Émergence d'une poétique*, Presse universitaire de France, 1997, p.3

“Blake grew up on a knife-edge of London between poverty and prosperity, identifying with his poorer neighbors while struggling to make his way in the upper-class world of patrons and Academicians”²²

Les poèmes de William Blake respectaient les normes et thématiques d’une écriture romantique tout en ayant un style propre à lui. Selon François Piquet, William Butler Yeats voyait en Blake un « réaliste littéral de l’imagination »²³. Sa plume mélancolique ainsi que ses nombreuses évocations de la nature laissaient entrevoir les séquelles de son existence ardue

*« Every night and every morn
Some to misery are born,
Every morn and every night
Some are born to sweet delight.
Some are born to sweet delight,
Some are born to endless night »*

*« Chaque nuit, chaque matin
Certains naissent pour le chagrin
Chaque matin, chaque nuit
Certains naissent pour le délice exquis
Certains naissent pour le délice exquis
Certains pour la nuit infinie »²⁴*

La deuxième génération de poètes est incarnée par Lord Byron, le géniteur du héros byronien, l’essence même du romantisme, inspiré de sa propre personne. Certains de ses poèmes sont considérés comme étant des semi-autobiographies. Selon Harold Bloom, Lord Byron aurait inspiré un nombre important d’écrivains de l’ère Victorienne. Il mentionne à plusieurs reprises l’impact qu’avaient eu ses écrits sur la conception même des personnages de certaines œuvres. Selon Bloom, les sœurs Brontë ainsi que George Eliot auraient habillé leurs personnages les plus exubérants des qualités de Lord Byron²⁵. Les écrits de ce dernier sont chargés d’aventures et de sarcasme ainsi que de ses opinions politiques. *Child Harold*²⁶ et *The Corsaire*²⁷ lui ont permis de connaître une gloire indubitablement rarissime. La prose quant à elle, prenait une tout autre tournure avec le romantisme. Sir Walter Scott, poète et traducteur de Goethe, s’y

²² EAVES Morris, *The Cambridge Companion to William Blake*, Cambridge University Press, 2003, p.21

²³ PIQUET François, op.cit, p.19

²⁴ BLAKE William, *Auguries of innocence*, Viking Press, RoyaumeUni, 1950

²⁵ BLOOM Harold, *Modern Critical Interpretations: Jane Eyre*, Chelsea House Publisher, New York, 2007, p.2

²⁶ BYRON George Gordon, *Childe Harold’s Pilgrimage*, John Murray, RoyaumeUni 1812-1818

²⁷ BYRON George Gordon, *The Corsaire*, John Murray, RoyaumeUni, 1814

est converti après avoir abandonné la poésie à l'arrivée de Lord Byron. Ses récits trahissaient sa nostalgie pour des temps plus simples comme le Moyen-âge et certains événements historiques liés à son pays d'origine qu'est l'Écosse. La description de la vie de ses ancêtres fit de lui le créateur du roman historique. En 1814, il publie son premier roman intitulé *Waverley ou l'Écosse il y'a soixante ans*²⁸. Le récit prend comme date la seconde rébellion Jacobite de 1745 qui opposa l'armée du souverain protestant George II de Hanovre à celle des Jacobites dirigée par le prince catholique Charles Edouard Stuart.²⁹

La nature, les ruines, l'histoire ainsi que la recherche des couleurs locales sont les caractéristiques du romantisme auxquels Sir Walter Scott s'identifiait.

Mary Shelley (1797-1851) ajouta de l'eau au moulin du romantisme. Étant la fille de la philosophe féministe Mary Wollstonecraft et de l'écrivain politique William Godwin, elle n'eut aucun mal à se créer une place de choix dans le monde de la littérature. En 1818, elle écrit *Frankenstein ou le Prométhée moderne*³⁰. Son écriture différait de celle des femmes de son époque. Son intérêt pour le roman gothique lui octroya le pouvoir d'aborder certains sujets à débat comme la politique, la psychologie et la philosophie.³¹ Sa description de la nature humaine laisse sous-entendre un mécontentement voire un désillusionnement de la société de son époque, gardant, par conséquent, un air dubitatif sur les espérances et aspirations candides de ses parents. Néanmoins, ses récits trouvaient leur place dans le registre du romantisme.

La dernière écrivaine qui eut le fin mot sur le romantisme traditionnel était Jane Austen. Connue pour avoir promu, sans le savoir, les futures caractéristiques du romantisme à l'ère victorienne. *Northanger Abbey*, *Mansfield Park*, *Persuasion*, *Raison et sentiment*, *Emma*, *Orgueil et Préjugé s'emmanchaient* une vision moderne de l'exploitation des personnages, car c'est à travers eux qu'elle présenta l'analyse de la société.³²

Austen cultivait le besoin de refléter à travers ses œuvres une image réaliste de la vie des Anglais, plus précisément celle des femmes anglaises. Ses thématiques

²⁸ SCOTT Walter, *Waverley ou l'Écosse il y'a soixante ans*, Constable, Longman, Hurst, Rees, Orme and Brown, Édimbourg, Londres, 1814

²⁹ GATTEGNO Jean, W. Scott, *Waverley, Rob-Roy, La Fiancée de Lammermoor*, éd. M. Crouzet. In: *Romantisme*, 1982, n°36. Traditions et novations, pp. 123-125.

³⁰ SHELLEY Mary, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, Lackington, Allen & Co, Royaume Uni, 1818

³¹ FORWARD Stephanie, British Library, 15/05/2014, <https://www.bl.uk/romantics-and-victorians/articles/the-romantics>, 26/08/2020, 11:19

³² BLAMIRE Harry, *A Short History of English Literature*, Taylor & Francis e-Library, 2003, p.263-264

innovantes lui ont permis d'annoncer le roman de l'ère victorienne sur de nouvelles bases.

1.3-Le roman victorien

1.3.1-Aperçu du roman victorien :

La deuxième partie du dix-neuvième siècle fut marquante pour plusieurs raisons. L'une d'elles est le couronnement de la reine Victoria en 1837, après que le pays eut connu d'inquiétantes successions au trône, avec George III reconnu fou en 1810 suivi de son fils George IV, se distinguant par une vie privée chaotique et trépidante, enfin William IV qui ne fit preuve ni de sens politique ni de figure monarchique. Ainsi pour dire que le peuple fut heureux de voir un nouveau monarque au trône même s'il s'agissait d'une femme.

L'extrait que nous proposons ci-dessous nous informe qu'à cette période, la production littéraire intéressait toutes les classes de la société. Le roman n'était plus un luxe et les écrits parlaient à un plus grand nombre de gens, que ce soit dans les villes ou dans les campagnes selon l'autobiographie d'Anthony Trollope publiée en 1883. Ceci dit, certaines familles continuaient de juger le roman comme étant « la bible du diable »

33

« As Anthony Trollope recorded in his Autobiography (1883), fifty years prior to the time of writing, "The families in which an unrestricted permission was given for the reading of novels were very few, and from many they were altogether banished." ³⁴ However, there is, at the time of writing, "no such embargo." Rather, "Novels are read right and left, [...] old lawyers and by young students." ³⁵

Au dix-huitième siècle, la parution des romans en volumes n'était point réglementée comme nous en informe David Deirdre. Le nombre minimal était de trois pour une seule et même histoire. Étant payés pour le tome, certains écrivains y ont vu une opportunité pour bénéficier d'une rémunération annuelle, en sortant un volume par année. L'auteur obtenait un certain montant suffisamment encourageant pour l'inciter à allonger son récit sur plusieurs années. Fanny Burney vit son écrit « *Camilla* » publié en cinq volumes, « *Clarissa Harlowe* » de Samuel Richardson parut sur sept ans,

³³ CRUSE Amy, *The Victorians and Their Books*, Allen & Unwin, Londres, 1935, p.67.

³⁴ TROLLOPE Anthony, *An Autobiography*, Oxford University Press, Londres, 1923, p.199.

³⁵ DEIRDRE David, FLINTS Kate, *The Cambridge Companion to the Victorian novel*, Cambridge University Press, Royaume-Uni, 2001, p.19.

Laurence Sterne prit huit ans à clore les neuf volumes de son roman « *Tristram Shandy* ». Au dix-neuvième siècle, il n'était plus question de ce genre de liberté. Le monde de l'édition et l'économie du pays se stabilisèrent et firent en sorte que le nombre maximal de tomes pour un roman devait se limiter à quatre. L'auteur percevait pour un seul volume cinq à six shillings, ce qui signifie que pour trois ou quatre volumes l'écrivain recevait dix-huit shillings. Cette limitation encouragea les romanciers à aller vers la concurrence et à monter en popularité auprès d'un public plus large pour arriver à la célébrité et faire de ce fait exploser leurs revenus. L'extrait ci-dessous prouve ce que nous venons d'avancer:

*« For most of the eighteenth century the novel's physical form was highly variable: it might be published in one or two volumes, but it was equally likely to appear in three or more. Fanny Burney's Camilla (1796). [...] five shillings or six shillings so a three-volume novel would normally retail at between fifteen shillings and eighteen shillings. »*³⁶

Selon George Saintsbury, les écrits les plus importants de cette période sont parus entre 1847 et 1855, parmi eux les trois romans des sœurs Brontë et les premiers romans de Charles Dickens.³⁷ L'ère était à la confrontation et à la recherche de soi. Le roman victorien dressait un portrait de la vie du peuple, de ses croyances, de son histoire, mais aussi de sa psyché ce qui le rendait passionnant aux yeux du grand public. Il aida à l'établissement d'une analyse profonde de la société, de ses maux, ainsi que la construction d'une identité qui rassemblerait toutes les classes et idéologies de la société anglaise de l'époque³⁸.

*« As we come to understand the ways the Victorian novel participated energetically in the construction of individual and national identity, [...] limited literary form, the Victorian novel is generous, expansive, and always deeply entertaining. »*³⁹

Selon Harry Blamires, les histoires qui gagnèrent le plus en notoriété et en appréciation furent celles où le personnage était un orphelin, naissant dans le besoin

³⁶ DEIRDRE David, ELIOT Simon, *The Cambridge Companion to the Victorian novel*, Cambridge University Press, Royaume-Uni, 2001, p.37

³⁷ <https://www.questia.com/read/6029006/a-history-of-nineteenth-century-literature-1780-1895>, 28/08/2020, 20:29

³⁸ BLOOM Harold, *The Victorian Novel*, Chelsea House Printer, New York, 2004, p.55

³⁹ DEIRDRE David, op.cit., p.2

affectif et matériel, entouré de gens plus soucieux de leur bien-être que du sien⁴⁰. Une autre catégorie de romanciers sortit des sentiers battus en écrivant sur la femme de l'époque, dressant un tableau de son apparence, de ses activités ainsi que de son esprit et de ses aspirations. Il s'agissait alors d'une écriture réaliste que nous présentait le roman de l'ère victorienne. L'humain était l'intrigue et le dénouement à la fois. Un réalisme psychologique galvanisé par ce qu'est devenue la diaspora, préoccupée par son ascension sociétale et de sa situation conjugale. L'argent et le mariage devinrent une obsession et l'objet de tourments du citoyen anglais lambda.

En portant toute l'attention du lecteur sur le personnage, certains écrivains n'ont pas hésité à exploiter des thèmes controversés, voire tabous, dans la société, comme l'aliénation mentale, la sexualité et le système scolaire défaillant comme l'explique dans son ouvrage David Deirdre⁴¹. Dans Jane Eyre, l'auteur prit le risque de parler de tous les thèmes mentionnés. En présentant une image aussi semblable de l'homme de l'époque, les écrivains prirent le risque d'exploiter subconsciemment leurs propres existences et leurs expériences personnelles dans leurs écrits

1.3.2-Le roman d'apprentissage /Bildungsroman

Le Bildungsroman est à la littérature anglaise victorienne ce que l'épopée est à la Grèce antique. D'après l'encyclopédie anglaise Britannica, Il s'agirait d'un genre littéraire venu d'Allemagne qui doit sa naissance au folklore médiéval du pays. Inspiré fortement du roman picaresque, il relate l'évolution de son protagoniste. La maturation morale et psychologique du personnage est mise en avant et tend à mettre la lumière sur les troubles que vit la société

« Bildungsroman, class of novel that deals with the maturation process, with how and why the protagonist develops as he does, both morally and psychologically. The German word [...] Hans Grimmelshausen's picaresque tale Simplicissimus (1669). »⁴²Britannicaencyclopedy

D'après le critique canadien Jérôme Hamilton Buckley, l'appellation de ce genre constitue, à elle seule, une voie d'égarement. En effet, après avoir voyagé de son pays d'origine jusqu'en Angleterre, le Bildungsroman conservait son appellation en langue

⁴⁰ BLAMIRE Harry, *A Short History of English Literature*, Taylor & Francis e-Library, 2003, p.301

⁴¹ DEIRDRE David, *The Cambridge Companion to the Victorian novel*, Cambridge University Press, RoyaumeUni, 2001, p.2

⁴²<https://www.britannica.com/art/bildungsroman.23/08/2020.17:40>.

germanique qui est constituée de deux mots liés, « bildung » qui signifie « éducation » suivi du mot roman. Le terme « éducation » installait le doute autour du genre, étant jugé vague sur la nature de l'instruction qu'il prônait. Cette incertitude freina sa traduction en langue anglaise et élargit son interprétation en langue française et lui valut différentes appellations : roman d'apprentissage, roman initiatique, roman de formation ou encore roman de vie. Dans son ouvrage *Season of youth*, Buckley explique que l'éducation à laquelle fait référence le Bildungsroman est celle que le personnage acquière au sein de « l'école sans mur » qu'est l'école de la vie et de l'expérience.

« as a growing up and gradual self-discovery in the school-without-wallsthat is experience and youth can imply not so much a state of being as a process of movement and adjustment from childhood to early maturity »⁴³
Buckley 1974, 8

Le sens extensif et riche que portait le Bildungsroman avait engendré la création de sous-genres. Le but était de mieux gérer les thématiques et tournures qu'allaient lui apporter les futurs auteurs. Conçus à partir des mêmes caractéristiques qui forment le roman d'apprentissage, les sous-genres n'apportaient rien de nouveau si ce n'est une image en gros plan d'une seule caractéristique à la fois.

Selon l'encyclopédie Britannica, le « Entwicklungsroman » avait comme objet de relater uniquement le développement mental et émotionnel du personnage principal sans prendre en considération son ascension sociale ou encore ses projets de vies. L'Erziehungsroman quant à lui décrivait minutieusement l'évolution du personnage à travers l'influence et l'effet qu'avait l'éducation sur lui. Enfin, le Künstlerroman était le plus récurrent vu qu'il s'agissait du roman d'artiste, le récit commençait par l'enfance du protagoniste, suivit de la narration de son parcours vers la renommée et se terminait généralement par l'achèvement de sa quête en devenant une vedette comme l'explique l'extrait ci-dessous :

« A common variation of the bildungsroman is the Künstlerroman, a novel dealing with the formative years of an artist. Such other variations as the Erziehungsroman[...] differ only slightly from the bildungsroman, and these terms are sometimes used interchangeably. »⁴⁴

⁴³ BUCKLEY, Jerome Hamilton, *Season of Youth. The Bildungsroman from Dickens to Golding*, Harvard University Press, Cambridge, 1974, p.8

⁴⁴ <https://www.britannica.com/art/bildungsroman.23/8/2020,17:58>.

Selon la même source, en 1766, parut le premier roman d'apprentissage titré *l'Histoire d'Agathon* sous la plume de Christoph Martin Wieland, un membre majeur des lumières (Aufklärung) et premier adhérent du classicisme de Weimar (*Weimarer Klassik* ou *Weimarer Klassizismus*). Cependant, il n'eut pas le même accueil que celui dont bénéficia *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Johann Wolfgang Goethe, écrit en 1795-1796⁴⁵, un récit relatant le vécu d'un jeune marchand qui se découvre une passion pour le monde du spectacle et qui part à la découverte de sa nouvelle vocation. Considéré comme étant un classique du roman d'apprentissage, il monte en popularité en 1824 après son encourageante traduction en langue anglaise qui ouvrit le champ à une création similaire en Grande-Bretagne

Même si Le Bildungsroman n'avait aucun mal à conquérir le nouveau terrain qui lui était offert, l'effet de la nouveauté fit son œuvre et dressa un chemin semé d'embûches à son précurseur. La première œuvre anglaise appartenant au genre est celle de Henry Fielding, titrée « Histoire de Tom Jones, enfant trouvé »⁴⁶. Le récit faisait aussi partie du genre picaresque et de mœurs Anglaises. Il défraya la chronique pour avoir manqué de vergogne sur certains sujets ainsi du fait que l'auteur se soit inspiré de son propre vécu. L'accueil fut sévère et laissa place à la superstition qui mit sur le compte de l'auteur et du roman en général les nombreux séismes qui touchèrent Londres, preuve d'un mécontentement divin envers l'œuvre. À travers son écrit, l'auteur souhaitait habiller son personnage et son histoire de réalisme et de vraisemblance, ce qui déplut à la société de l'époque⁴⁷.

Les quatre romans écrits par Jane Austen, « *Raison et Sensibilité* », « *Orgueil et Préjudice* », « *l'Abbaye de Northanger* » ou encore « *Emma* » publiés anonymement entre 1811 et 1817 ? faisaient partie du roman d'apprentissage sans réellement présenter toutes ses caractéristiques. L'homogénéisation des genres avait eu raison de la trame et de la conception traditionnelle du Bildungsroman.

D'après Saintsbury, ce n'est qu'avec Charlotte Brontë et Charles Dickens que le genre connut de jours heureux. Contrairement aux Allemands, les écrits présentés par Brontë et Dickens ainsi que ceux des générations suivantes, présentaient tous les particularités du Bildungsroman en un récit. Il n'était plus question de sous-genres. Le personnage s'adressait au lecteur. Il décrivait ses émotions et constatait son évolution sur

⁴⁵ GOETHE Johann Wolfgang, *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, Johann Friedrich Unger, Berlin, 1795-1796

⁴⁶ FIELDING Henry, *The History of Tom Jones, a Foundling*, Andrew Millar, Londres, 1749

⁴⁷ https://www.academia.edu/33345304/A_Study_of_Moral_Scheme_in_Henry_Fielding_s_The_History_of_Tom_Jones_a_Foundling?auto=download, 26/08/2020, 16 :50

le plan de l'éducation. Il arrivait aussi à développer certains talents artistiques malgré son milieu peu commode et bénéficiait de son héritage tant attendu. À titre d'exemple, « Jane Eyre » reste un classique du genre, la seule infraction qu'avait commise Charlotte Brontë était de choisir un personnage féminin à une période où elle-même n'osait pas prétendre au rang de femme écrivaine.

2-La femme dans la littérature anglaise

2.1- Archétype de la femme anglaise victorienne :

Élégante, modeste, gracieuse, formes généreuses, corps en sablier, telles étaient les descriptions de la femme idéale utilisées en littérature à l'ère victorienne. Pudeur, pureté et obéissance : les seules valeurs auxquels le sexe faible devait se restreindre pour vivre dans la dignité et l'honneur.

Avec l'intronisation de la reine Victoria, la femme s'est vue enchaînée à une image qui la rendit presque invisible et insignifiante aux yeux d'une société en pleine évolution liée à l'urbanisation à une période où tout acquérait de l'importance et de la valeur, la femme ne faisait qu'en perdre, et ce à travers la loi, la religion et les mœurs dictées par la société. Du point de vue juridique, la femme était classée au même rang qu'un enfant, incapable de moralité et dénué de sens de discernement, demeurant sous la responsabilité de l'époux à qui elle était obligée de prêter obéissance en contrepartie. Les biens de l'épouse devenaient siens ainsi que la progéniture qu'elle aura enfantée en cas de divorce. La loi fit en sorte de se placer au milieu du questionnement naissant autour des droits de la femme, de façon à ce que celle-ci ne soit ni de près ni de loin l'égale de l'homme, encore moins considérée comme étant une propriété, le cas échéant, l'homme ne serait pas puni par la loi s'il détruisait son propre bien, mais s'il venait à abattre sa femme, il serait condamné à mort.

Quant à son rôle en société, la liste de ses tâches n'était point exhaustive. D'après le guide de la maîtresse de maison écrit par Isabelle Beeton et paru en 1861, la femme serait le commandant d'une armée ou un chef d'entreprise pour qui l'honneur est étroitement lié aux prouesses domestiques comme l'exprime l'extrait ci-dessous :

« I. AS WITH THE COMMANDER OF AN ARMY, or the leader of any enterprise, so it with the mistress of a house. Her spirit will be seen through the whole establishment; and just in proportion as she performs her duties intelligently and thoroughly, so will her domestics follow in her path. Of all [...] She who makes her husband and her children happy, who claims the one from vice and trains up the other to virtue, is a much greater character than ladies

described in romances, whose whole occupation is to murder mankind with shafts from their quiver, or their eyes." »⁴⁸

Contrairement à ce que l'extrait peut laisser croire, le champ d'action de femme ne se limitait qu'à son domicile, étant chargée d'enfanter, de gérer les domestiques, de maintenir et protéger la réputation de son époux à travers l'organisation de dîners et réceptions mondaines comme il est dit dans l'extrait ci-dessus.

Toujours dans le même recueil d'Isabella Beeton, la femme était particulièrement responsable du bien-être et du bon vivre de ses frères, quitte à faire preuve de la même diligence dont elle userait pour traiter son mari. En cas de divorce, c'est à eux et à leur bon vouloir de la prendre en charge et de rétablir sa réputation de femme répudiée.

Quant à la formation intellectuelle, il s'agissait d'une éducation sélective dont la femme bénéficiait, en partant du principe que certaines disciplines ou sciences ne lui seraient d'aucune utilité vis-à-vis de sa vie future qui consistera à être une maîtresse de maison comme l'exprime Jane Austen au Chapitre huit dans son œuvre *Orgueil et Préjugés*⁴⁹. La femme n'impétrait que de certaines matières comme la géographie, l'histoire et la littérature, tout juste ce qui pouvait lui servir à agrémenter une conversation à l'heure du thé. La science, l'art, le droit et l'ingénierie n'étaient qu'une source d'ennuis et d'insulte pour toutes celles qui s'y intéressaient, jugées sans importance dans leurs cursus. Ajouté à cela l'idée qu'il soit contre la nature de la femme d'étudier voire même que ce genre de pratiques puisse la rendre malade.

En dehors du Bildungsroman, toute autre littérature n'était qu'une suite de conseils et de directives destinés à la femme, le tout présenté sous forme de flagorneries. L'exemple le plus parlant est celui du poète anglais Coventry Patmore. Dans son recueil de poésie titré *The Angel in the house* ou *l'Ange dans la maison*, le poète proposait une image popularisée de l'idéal de la femme victorienne en s'inspirant de sa propre épouse Emily. Selon lui, celle-ci devait être considérée comme un modèle à suivre reflétant la passivité, l'impuissance, le charme, la douceur, l'abnégation et la pureté. L'extrait ci-dessous exprime les idées présentées : l'extrait suivant est pris du recueil que nous avons mentionné précédemment

*Man must be pleased; but him to please
Is woman's pleasure; down the gulf*

⁴⁸ BEETON Isabella, *Mrs Beeton's Book of Household Management*, S. O. Beeton Publishing, Royaume Uni, 1861 chapitre 1.

⁴⁹ AUSTEN Jane, *Orgueil et Préjugés, Pride and Prejudice*, T. Egerton, Londres, 1813, chapitre 8

*Of his condoled necessities
She casts her best, she flings herself.[...]
She loves with love that cannot tire;
And when, ah woe, she loves alone,
Through passionate duty love springs higher,
As grass grows taller round a stone.⁵⁰*

Dans les trois premiers vers, il est question d'obliger la femme à satisfaire les plaisirs de son époux ainsi du fait qu'elle devrait se contenter du bonheur de ce dernier pour être heureuse. Les vers centraux quant à eux réprimandent les attentes de l'épouse envers son mari, insinuant qu'il serait préférable pour elle de ne jamais l'irriter ou encore d'avoir l'audace d'attendre des excuses de sa part si conflit il ya. Or, si cela arrivait, l'épouse devait se convaincre qu'elle avait péché. Enfin, les derniers vers restructurent l'idée de l'amour dans un couple victorien. La femme est dévouée à son époux même quand ce dernier la repousse. Son amour pour lui est un devoir qu'elle accomplira avec passion, bon gré mal gré.

Ce n'est qu'un siècle après la sortie de ce recueil de poésie tant respecté à l'époque qu'il ya eu riposte et déconstruction de l'œuvre avec *'killing the Angel in the house* »⁵¹ ou « tuer l'ange dans la maison » par Virginia Woolf.

Initialement, cet idéal de la femme anglaise prit place chez la classe moyenne jusqu'au jour où la reine Victoria prit part à cette idéologie en l'appliquant ouvertement et avec insistance dans sa relation avec son époux, le prince Albert, ce qui encouragea la propagation de cette mentalité néfaste pour la femme.⁵²

2.2-Le féminisme :

Le nom des sœurs Brontë a longtemps été rattaché au féminisme. Le mot n'existait pas encore, à leur époque. Des études plus récentes, à travers un travail d'assemblage d'idées et d'influences, sont arrivées à la conclusion que les Brontë présentaient des caractéristiques féministes flegmatiquement apparentes dans leurs œuvres respectives. Nous nous imposons alors la tâche d'effectuer une recherche sur le féminisme comme doctrine.

⁵⁰ PATMORE Coventry, *The Angel in the House*, Macmillan & Co, Londres, 1863.

⁵¹ WOOLF Virginia, *killing the Angel in the house*.

⁵² https://www.academia.edu/6294622/The_Saylor_Foundation_The_Woman_Question_in_Victorian_England, 27/08/2020, 02 :15

Le féminisme est un mouvement social qui vise à rétablir l'égalité entre l'homme et la femme à travers l'émancipation de celle-ci et l'extension de ses droits essentiellement dans le domaine juridique, économique, politique et idéologique. Les femmes ont traditionnellement manqué de droit et de protection face aux lois et traditions érigées à l'image du patriarcat. Avant même qu'il ne soit question d'inégalité, elles ont longtemps souffert de la représentation que leur attribuait l'homme, au fil des siècles. Elles étaient enchaînées à une image dégradante, presque intemporelle. Jugées selon les actions d'Ève et de Lilith, les deux premières figures féminines de l'histoire, évoquées dans certains livres sacrés. La première, de par son inabstinence à consommer le fruit défendu qui causa son éviction à elle et à Adam et la deuxième, de par son statut illégitime et sa nature impure, issue de sédiments et de saletés. L'aspect religieux des deux exemples mentionnés contribua efficacement à la perdurance d'un portrait enlaidi de la femme et lesta son émancipation⁵³.

En voyant que la réputation du deuxième sexe n'était point des plus soutenus, certains érudits du moyen âge se sont fixés comme objectif de lui redorer son blason. Au XIV siècle, Francesco Pétrarque, poète et humaniste florentin, écrit un ouvrage ayant comme titre « *De viris illustribus* »⁵⁴ traduit du latin « les hommes illustres », une œuvre conséquente, contenant les biographies de figures masculines historiquement importantes. Quelques temps après que l'œuvre soit sortie, Giovanni Boccace, romancier et ami de longue date de Pétrarque, décide de reprendre l'idée de la biographie et rédige « *De mulieribus claris* »⁵⁵ ou « les femmes illustres ». Cet ouvrage proposait alors une compilation raisonnée des histoires païennes et chrétiennes de femmes remarquables. S'inspirant de la mythologie et de l'histoire. L'écrit est perçu comme un pas de géant vers une évolution certaine des mentalités, provoquée par des louanges destinées à Nicostrata, fils d'une esclave et Epicharis, une affranchie et courtisane romaine. Peu de temps après la parution de l'ouvrage, il fut traduit rapidement en Français et en Allemand, ce qui contribua à la propagation d'une image nouvelle de la femme et eut un effet papillon à travers plusieurs pays. Il donna aussi l'opportunité aux femmes de l'époque de s'exprimer sur leur condition en usant de leurs plumes. Aphra Behn est la première femme anglaise à s'être rendue indispensable dans la cour d'un monarque par ses écrits et ceci lui permit de vivre de sa passion. Son

⁵³ <https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2008-3-page-317.html>,
26 /08/2020,17:44

⁵⁴ PETRARQUE Francesco, *De Virisillustribus*, 1341.

⁵⁵ BOCCACE Giovanni, *De Mullieribusclaris*, 1374

professionnalisme littéraire encouragea les femmes de son époque à être plus que des femmes de boudoir et à se créer une place auprès des hommes.⁵⁶

Un siècle après que « *De mulieribus claris* » sortit, Christine De Pizan, écrivaine franco-italienne, posait les premiers jalons du combat féministe avec « *La cité des dames* »⁵⁷ qui est un récit allégorique foisonnant de conseils et de motivation pour les femmes du monde entier. L'ouvrage marqua le commencement d'une guerre contre l'injustice, mais ce n'est qu'au XVIII^e siècle que le ton monta avec Mary Wollstonecraft et son essai féministe controversé et indéniablement premier du genre, nommé : « *Défense des droits de la femme* ». L'ouvrage est écrit dans le but de répondre aux théoriciens de l'éducation qui affirmaient trouver sans utilité l'instruction de la femme, jugeant qu'une formation domestique était amplement suffisante pour elle⁵⁸.

*« Élevons les femmes, non pour aspirer à des avantages que la Constitution leur refuse, mais pour connaître et apprécier ceux qu'elle leur garantit. [...] Les hommes sont destinés à vivre sur le théâtre du monde. L'éducation publique leur convient : elle place de bonne heure sous leurs yeux toutes les scènes de la vie : les proportions seules sont différentes. La maison paternelle vaut mieux à l'éducation des femmes ; elles ont moins besoin d'apprendre à traiter avec les intérêts d'autrui, que de s'accoutumer à la vie calme et retirée. »*⁵⁹

Ce qui irrita Wollstonecraft au point de leur répondre dans son pamphlet. L'écrit soulève l'idée de l'injustice autour de l'instruction et de l'émancipation, mais ne contient guère la notion d'égalité des sexes comme le prouve l'extrait ci-dessous :

*«Let it not be concluded, that I wish to invert the order of things; I have already granted, that, from the constitution of their bodies, men seem to be designed by Providence to attain[...] as strenuously maintain, that they have the same simple direction, as that there is a God»*⁶⁰ chapitre2

Wollstonecraft poursuit son écrit destiné aux hommes en ajoutant que l'humanité aurait à gagner de l'enseignement et de l'incorporation de la femme dans les rangs de la société comme il est mentionné dans l'extrait ci-joint :

⁵⁶ <https://www.britannica.com/biography/Aphra-Behn>, 27/08/2020, 01:22

⁵⁷ DE PIZAN Christine, *La Cité des Dames*, Paris, 1405.

⁵⁸ WOLLSTONECRAFT Mary, *A Vindication of the Rights of Woman*, J. Johnson, RoyaumeUni, 1792, p.101

⁵⁹ Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, *Rapport sur l'instruction publique, fait au nom du Comité de constitution à l'Assemblée Nationale*, les 10, 11 et 19 septembre 1791, Paris, Baudouin, 1791

⁶⁰ WOLLSTONCRAFT Mary, *A Vindication of the rights of woman*, J. Johnson, RoyaumeUni, 1792, chapitre2

«I then would fain convince reasonable men of the importance of some of my remarks; and prevail on them to weigh dispassionately the whole tenor of my observations. – I appeal to their understandings; and, [...] observant daughters, more affectionate sisters, more faithful wives, more reasonable mothers – in a word, better citizens. »⁶¹

Sujet à de multiples diatribes, l'écrit réussissait à faire couler l'encre de certaines femmes de lettres, conservatrices et en total désaccord avec les propos tenus dans « *Défense des droits de la femme* ». Hannah More poétesse, moraliste et dame patronnesse, laissa transparaître une certaine amertume envers l'écrit. Son avis laissa ses lecteurs pantois face à la ressemblance de ses idées à celles de Wollstonecraft.

Au XIX siècle. John Stuart Mill, philosophe, économiste et penseur libéral des plus influents d'Europe, avait lui aussi choisi la même voie que Wollstonecraft en remettant en question l'ordre qui asservissait les femmes et faisait d'elles des créatures à la merci de l'homme. Le philosophe dirigea son analyse vers l'idée du mariage et l'image qu'affichaient les couples de l'époque. Il fit le rapprochement entre le pouvoir de l'époux sur sa femme à celui d'un souverain despotique ou d'un propriétaire d'esclaves (219-245). Les propos de Mill raisonnaient comme ceux de Wollstonecraft où elle demandait aux femmes de ne pas permettre aux hommes d'utiliser des mêmes arguments fallacieux utilisés par les rois tyranniques et ministres vénaux comme l'exprime l'extrait suivant :

«Let not men in the pride of power, use the same arguments that tyrannic kings and venal ministers have used, and fallaciously assert that women ought to be subjected because she has always been so»⁶²

Dans la citation ci-dessous, Mill médita sur les résultats engendrés par l'abnégation de plus de la moitié de l'humanité, jugeant qu'il serait temps de revoir le statut social de la femme en l'incorporant dans des tâches administratives qui pourraient être à la portée de tout le monde si la volonté y était. Selon lui, la société y verrait alors de grands bénéfices :

⁶¹ Ibid. 288.

⁶² WOLLSTONECRAFT Mary, *A Vindication of the rights of woman*, J. Johnson, Royaume Uni, 1792, p.50

« I think that almost everyone, in the existing state of opinion in politics and political economy, would admit the injustice of excluding one half of the human race from the greater number [...] is this not enough, and much more than enough, to make it a tyranny to them (women), and a detriment to society, that they should not be allowed to compete with men for the exercise of these functions?⁶³ »

⁶³ MILL, John Stuart, *The subjection of women*, Dent, London, 1977, p.266

Conclusion :

Le temps ayant fait son œuvre, l'évolution de la société anglaise s'est faite graduellement, en partant d'un refus radical des écrits nouveaux et personnels en passant par un fort mépris envers l'émancipation de la femme, quel qu'en soit le genre pour arriver à un état d'acceptation basé sur le fusionnement des genres littéraires, des différentes classes sociales ainsi que l'incorporation de la femme dans le milieu du travail.

Chapitre 2 :

L'être de l'auteur, le paraître du personnage

Introduction :

Dans ce chapitre, nous allons explorer la présence de l'auteure dans l'œuvre de Jane Eyre. En effet, Charlotte a une image explicite de la société victorienne. Cette manifestation de la société victorienne se découvre dans les descriptions minutieuses de chaque scène et aussi l'attention prêtée à la présentation de chaque personnage. En somme, à travers ce chapitre, nous allons nous atteler à démontrer que c'est le narrateur qui dévoile ses opinions.

Après plusieurs lectures du roman *Jane Eyre*, nous avons déduit que le personnage en question n'est ni l'archétype du protagoniste victorien, encore moins un genre d'antihéros. En effet, Jane Eyre possède un statut indéfini qui suggère un travail d'investigation partant de la vie de l'auteur.

Nombreuses sont les biographies ayant comme sujet Charlotte Brontë, mais rares sont celles écrites d'une plume objective. L'une des biographies les plus récentes comme celle intitulée *L'amour caché de Charlotte Brontë* écrite par Jolien Janzing⁶⁴ avait été jugée selon certaines critiques comme étant romantisée. D'autre part, l'écrit titré *A Life* de Claire Harman⁶⁵ était basé sur les correspondances de notre écrivaine, disponibles à la British Library.

Pour mieux connaître notre auteur, il nous fallut chercher une biographie plus ancienne, mais aussi contenant des preuves de chaque information donnée, cela nous dirigea vers Elizabeth Gaskell, romancière londonienne de l'ère victorienne, plus âgée que Charlotte Brontë elle-même. Selon Gaskell, les deux femmes prirent contact quand toutes deux étaient devenues connues. Un lien d'amitié les lia, Brontë n'hésita point à partager avec la biographe ses secrets les plus sombres, ses inspirations ainsi que les vérités cachées de son best-seller *Jane Eyre*⁶⁶. Selon Gaskell, après la mort de Charlotte Brontë en 1855, elle fut contactée par le père de la défunte pour lui demander d'écrire la biographie de notre écrivaine⁶⁷, l'écrit devait aussi comporter des chapitres dédiés à toute la famille. Les informations que nous présentons dans cette partie de notre travail sont issues de la bouche même des personnes qui seront mentionnées.

⁶⁴ JANZING Jolien, *L'amour caché de Charlotte Brontë*, Archipel, France, 2016.

⁶⁵ HARMAN Claire, *Charlotte Bronte: A Life*, Penguin, Royaume Uni, 2015.

⁶⁶ <https://www.bronte.org.uk/the-brontes-and-haworth/family-and-friends/elizabeth-gaskell.24/08/2020.22:40>

⁶⁷ <https://www.britannica.com/biography/Elizabeth-Cleghorn-Gaskell.24/08/2020.22:53>

1 Jane Eyre, un double de Charlotte Brontë.

1.1 Charlotte Brontë : une éducation annexée :

Jane Eyre est un personnage qui évolue tout au long de l'œuvre, le passage de l'enfance à l'âge adulte constitue une partie importante de tout roman d'apprentissage. Tout l'intérêt de narrer cette transition est de constater l'amélioration ou la dégradation apportée par le temps sur le personnage, qu'il s'agisse de changements physiques, spirituels ou éducationnels.

Nous avons constaté que le développement de notre protagoniste s'accorde avec l'écriture de l'ère victorienne, selon Sally Shuttleworth, le personnage de Jane Eyre tend à évoluer socialement⁶⁸. Il est question d'un développement personnel auquel se soumet Jane Eyre. Étant orpheline des deux parents, elle est récupérée par son oncle du côté maternel, M. Reed, comme le confirme la narratrice par ses propos que nous reproduisons intégralement :

« Conduite ainsi au souvenir du mort, je me mis à réfléchir avec une terreur croissante, je ne pouvais me souvenir de lui ; mais je savais qu'il était mon oncle, le frère de ma mère ; qu'il m'avait prise chez lui, alors que j'étais une pauvre enfant orpheline, et qu'à ses derniers moments il avait exigé de Mme Reed la promesse que je serais élevée comme ses propres enfants »⁶⁹.

D'après notre narratrice, ce dernier périt un an après l'adoption de la fillette. Elle est léguée à son épouse qui ne fera preuve d'aucune indulgence ou de bienveillance envers l'orpheline. Du haut de ses neuf ans, elle comprend à travers le comportement de Mme Reed et de ses enfants qu'elle n'est point la bienvenue à Gateshead où ils demeuraient, comme l'exprime l'extrait :

« Au château de Gateshead, j'étais une cause de discorde ; là, je ne ressemblais à personne, rien en moi ne pouvait s'harmoniser avec Mme Reed, ses enfants ou ceux de ses inférieurs qu'elle préférait. S'ils ne m'aimaient pas, il est vrai de dire que je ne les aimais guère davantage »⁷⁰28

Ayant le sentiment d'être entourée d'ennemis, Jane se passionne pour la lecture, le dessin et l'écriture, trois disciplines qui font office d'échappatoire pour la fillette, selon

⁶⁸ BLOOM Harold, SHUTTLEWOTH Sally, *Modern Critical Interpretations: Jane Eyre*, Chelsea House Publisher, New York, 2007, p.8

⁶⁹ BRONTE Charlotte, *Jane Eyre*, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.30

⁷⁰ Ibid., p.28

ses propres mots. Une occasion pour elle de s'enfermer dans la bibliothèque du château et de vaquer à ses occupations favorites comme le montre l'extrait ci-dessous :

« Ayant ainsi Berwick sur mes genoux, j'étais heureuse, du moins heureuse à ma manière ; je ne craignais qu'une interruption »⁷¹

La narratrice qui est à la fois Jane Eyre explique que quand elle se retrouvait avec les habitants du château, il lui était presque impossible de ne pas entrer en conflit avec l'un d'eux, qu'il s'agisse de Mme Reed, de ses enfants ou même des gouvernantes. À travers les nombreux affrontements racontés, il est possible de constater le franc-parler de la petite fille, adoptant un ton plus mature que ce que laisse paraître la couverture charnelle du personnage. D'ailleurs, dans le passage suivant, la scène se passe dans l'antichambre du château, le fils de Mme Reed, John Reed, comme à son habitude profite de l'isolement de la fillette pour l'agresser verbalement et physiquement comme le prouve l'extrait ci-dessous :

«.. Il me punissait et me maltraitait, non pas deux ou trois fois par semaine, non pas une ou deux fois par jour, mais continuellement. Chacun de mes nerfs le craignait, et chaque partie de ma chair ou de mes os tressaillait quand il approchait ».⁷²

Selon la narratrice, John Reed avait pour habitude de se montrer agressif. Dans l'extrait se trouvant au chapitre quatre de notre corpus, Jane nous apprend qu'un jour elle avait porté un coup au visage de son cousin. Ce dernier avait commencé à la craindre et se méfier d'elle⁷³, en contrepartie, il prend sa revanche en mentant sur les agissements de Jane. Dans l'extrait ci-dessous, Mme Reed répondit à la plainte de son fils :

« Ne me parlez plus de cette enfant, John, lui dit-elle ; je vous ai défendu de l'approcher ; elle ne mérite pas qu'on prenne garde à ses actes ; je ne désire voir ni vous ni vos sœurs jouer avec elle. »⁷⁴59

⁷¹ Ibid., p.12-13

⁷² Ibid., p.15

⁷³ Ibid., p.58

⁷⁴ Ibid., p.59

Jane rétorqua par ceci « C'est-à-dire qu'ils ne sont pas dignes de jouer avec moi. »⁷⁵ La situation s'envenimât et le dialogue continua dans la chambre des enfants, où la riposte de Jane fut plus forte, et plus réfléchie, presque d'un ton péremptoire comme le prouve les extraits ci-joints :

*« Que dirait mon oncle Reed, s'il était là ? »*⁷⁶

S'étonnant elle-même de son discours, Jane vit l'effet de ses mots sur le visage de son interlocutrice :

*« Ses yeux gris, ordinairement froids et immobiles, se troublèrent et prirent une expression de terreur ; elle lâcha mon bras, semblant douter si j'étais une enfant ou un esprit. »*⁷⁷

Dans l'extrait ci-dessous, Jane poursuit sa plainte :

*« Mon oncle Reed est dans le ciel, continuai-je ; il voit ce que vous faites et ce que vous pensez, et mon père et ma mère aussi ; ils savent que vous m'enfermez tout le jour, et que vous souhaitez ma mort. »*⁷⁸

Dans l'extrait ci-dessus, la narratrice explique qu'il lui est impossible de retenir ses mots. Nous avons constaté à travers les habitudes et le caractère de Jane qu'il y avait des similarités avec l'auteur de l'œuvre.

Le Révérent Patrick Brontë, le père de Charlotte Brontë, rapporte dans de nombreuses lettres écrites à l'attention d'Elizabeth Gaskell certains éléments qui ont marqué l'éducation de ses enfants. Nous avons mentionné en premier lieu la tendance de Jane à s'isoler pour lire, jouer ou même pour manger comme le montre les dires de la narratrice :

*« Je dormais à part dans un petit cabinet ; je prenais mes repas seule ; je passais tout mon temps dans la chambre des enfants, tandis que mes cousins se tenaient constamment dans le salon »*⁷⁹

⁷⁵ Ibid.

⁷⁶ Ibid.

⁷⁷ Ibid., p.60

⁷⁸ Ibid.

⁷⁹ Ibid., p.57

Selon Gaskell, Un scénario similaire eut lieu dans la vie de l'auteur comme le prouve l'extrait ci-dessous :

*« According to my informant, the mother was not very anxious to seemuch of herchildren, probably because the sight of them, knowing how soon they were to beleft motherless, [...]they took their meals alone; satreading, or whispering low, in the "children's study," or wandered out on the hill-side, hand in hand . »*⁸⁰

Dans la citation précédente, Gaskell rapporte que la mère de Charlotte Brontë, Maria Branwell était atteinte du cancer de l'estomac et qu'elle passait le plus clair de son temps alitée dans sa chambre. La seule visite qu'elle recevait était celle de son époux qui, lui, passait ses nuits à son chevet. Elle ne demandait jamais à voir ses enfants, la simple idée de les savoir prochainement orphelins de mère, l'encourageait à les éviter. Quant à leur père, son temps était pris par ses études, dans sa paroisse ou à tenir compagnie à son épouse. Pour ce qui est des repas, il ne dînait jamais avec ses enfants et il évitait toute activité les incluant.

*« Owing to some illness of the digestive organs, Mr. Brontë was obliged to be very careful about his diet; and, in order to avoid temptation, and possibly to have the quiet necessary for digestion[...] companionship, therefore he did not seek it, either in his walks, or in his daily life. »*⁸¹

L'extrait ci-dessus rapporte que Patrick Brontë souffrait d'une maladie qui avait attaqué ses organes digestifs. Selon Gaskell il devait faire attention à sa nourriture quitte à avoir un régime strict. Avant la mort de sa femme, Patrick Brontë confie à la biographe qu'il avait déjà arrêté de partager ses repas avec ses enfants, pour éviter toute tentation de marcher avec eux ou de leur parler, or les enfants étaient constamment seuls que ce soit pour souper, jouer ou même lire.⁸² Cette confrontation à la solitude et l'évitement dès leur plus jeune âge avait marqué l'auteur et elle décrit son ressenti à travers son personnage comme il est cité dans l'extrait ci-dessous :

Eliza, John et Georgiana étaient groupés dans le salon auprès de leur mère ; celle-ci, étendue sur un sofa au coin du feu, et entourée de ses préférés, qui pour le moment ne se disputaient ni ne pleuraient, semblait parfaitement heureuse. Elle m'avait défendu de me joindre à leur groupe, en me disant

⁸⁰ GASKELL Elizabeth, *The Life of Charlotte Brontë*, Smith, Elder & Co, Royaume Uni, 1857, p.40

⁸¹ Ibid., p.42

⁸² Ibid.

*qu'elle regrettait la nécessité où elle se trouvait de me tenir ainsi éloignée, mais que, jusqu'au moment où Bessie témoignerait de mes efforts pour me donner un caractère plus sociable et plus enfantin, des manières plus attrayantes, quelque chose de plus radieux, de plus ouvert et de plus naturel, elle ne pourrait pas m'accorder les mêmes privilèges qu'aux petits enfants joyeux et satisfaits.*⁸³

Le deuxième secret avancé par le père de l'écrivaine concerne le caractère farouche et téméraire de notre personnage. Nous avons mentionné que le franc-parler de Jane ne semblait pas s'accorder avec l'éducation d'une enfant de dix ans. Son attrait pour la vérité et l'expression du fond de sa pensée paraissait un acte anodin et ordinaire pour l'auteur, le peu d'attention prêté à ce trait de caractère exprime sa normalité aux yeux de sa partisane. Patrick Brontë explique à Gaskell qu'il souhaitait débarrasser ses enfants de leur timidité comme le démontre l'extrait ci-dessous de la biographie :

*« In order to make them speak with less timidity, I deemed that if they were put under a sort of cover I might gain my end; and happening to have a mask in the house, I told them all to stand and speak boldly from under cover of the mask. »*⁸⁴

Dans l'extrait ci-dessus, Gaskell rapporte la deuxième confession de Patrick Brontë, une activité qu'il aimait à faire avec ses enfants, il leur mettait à tour de rôle un masque sur le visage et leur demandait de parler ou de répondre à des questions. L'interrogation était basée sur les goûts et les croyances de chacun. Étant cachés derrière le masque, les enfants apprenaient à s'exprimer librement et avec beaucoup d'audace, sans craindre l'œil du public ou même la désapprobation de ce dernier. Cette activité leur étant proposée à un très jeune âge, leur permit d'inscrire la sincérité, la spontanéité et la droiture dans leur façon d'être et de parler, mais plus particulièrement Charlotte qui était la seule parmi ses sœurs à s'en souvenir et à l'appliquer sur ses différents personnages selon la biographe⁸⁵.

1.2 Jane Eyre : inspirée de faits réels

Dans cette partie de notre recherche, nous mettons en exergue les événements les plus marquants de la vie de Charlotte Brontë qui ont servi de matière première à la

⁸³ BRONTE Charlotte, *Jane Eyre*, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p. 8-9

⁸⁴ GASKELL Elizabeth, *The Life of Charlotte Brontë*, Smith, Elder&Co, RoyaumeUni, 1857, p.44

⁸⁵ *Ibid.*, p.45

construction du récit. Selon Elisabeth Gaskell, certains éléments de la vie de l'auteur ont connu quelques changements, comme les noms de lieux et de personnages.

Lors d'un échange avec la biographe, Charlotte Brontë avoue avoir regretté d'avoir donné certains détails qui ont facilité l'identification de certaines personnes, faits ou lieux. Suite à cet aveu, Gaskell ressentit le besoin d'aller au fond des choses en incluant dans sa quête, les témoignages de gens ayant connu la famille Brontë, qu'il s'agisse de gouvernantes, de camarades de classe, ou même d'individus suspectés d'avoir, sans le vouloir, provoqué leur intégration allusive dans l'œuvre.

Le premier fait que nous soulevons concerne les informations données par l'auteur sur les parents de Jane Eyre. A la fin du troisième chapitre de notre corpus, lors des nombreuses heures d'isolement que vivait la fillette, cette dernière surprit une conversation entretenue par deux gouvernantes, en effectuant leurs tâches. Le sujet de cet échange était l'identité des parents de Jane. L'enfant ignorait tout de ses géniteurs et semblait avoir été curieuse d'en savoir un peu plus sur eux comme le démontre l'extrait ci-dessous :

« Alors, pour la première fois, j'appris par la conversation d'Abbot et de Bessie que mon père avait été un pauvre ministre, ma mère l'avait épousé malgré ses amis, qui considéraient ce mariage comme au-dessous d'elle. Mon grand-père Reed, irrité de cette désobéissance, avait privé ma mère de sa dot. »⁸⁶

Nous constatons que les informations avancées par l'auteur dans l'extrait ci-dessus ont de légères similarités avec celles que présente Gaskell au sujet des parents de l'écrivaine. Les différences auxquelles se réfère Gaskell sont que Patrick Brontë le père de Charlotte Brontë, n'était pas un ministre, il occupait le poste de vicaire cependant il n'en était pas moins pauvre. Issu d'un milieu modeste où l'argent faisait défaut, comparé à son épouse Maria Branwell qui naquit dans une famille de marchands à Penzance⁸⁷ comme le prouve l'extrait ci-dessous pris de la biographie.

« She was the third daughter of Mr. Thomas Branwell, merchant, of Penzance. Her mother's maiden name was Carne: and, both on father's and mother's side, the Branwell family were sufficiently well descended to enable them to mix in the best society that Penzance then afforded. »⁸⁸

⁸⁶ BRONTE Charlotte, Jane Eyre, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.55

⁸⁷ GASKELL Elizabeth, *The Life of Charlotte Brontë*, Smith, Elder&Co, RoyaumeUni, 1857, p.31

⁸⁸ Ibid.

Dans l'extrait présenté, Gaskell nous apprend que la famille Branwell jouissait d'un statut suffisamment honorable qui leur permettait de côtoyer les notables de la ville de Penzance. Cette différence de rang et de statut n'avait pas empêché le couple de s'unir, néanmoins certaines personnes de l'entourage de Maria Branwell avaient sanctionné cette union comme l'a mentionné Patrick Brontë à Gaskell dans l'extrait suivant :

«There was no opposition on the part of any of her friends to her engagement. Mr. and Mrs. Fennel sanctioned it, and her brother and sisters in far-away Penzance appearfully to have approved of it. »⁸⁹

Selon l'extrait ci-dessus, Il ne s'agissait pas du grand-père de Charlotte, comme il est dit dans son œuvre, mais plutôt de son grand-oncle maternel et de son épouse, monsieur et madame Fennel. Amis, frères et sœurs n'avaient montré aucune réticence au sujet de l'union du couple.

I suppose you never expected to be much the richer for me, but I am sorry to inform you that I am still poorer than I thought myself. I mentioned having sent for my books, clothes, &c. On Saturday evening, [...] the prelude to something worse I shall think little of it, as it is the first disastrous circumstance which has occurred since I left my home.⁹⁰

L'extrait ci-dessus est pris d'une lettre écrite par Maria Branwell à son fiancé, une lettre rapportée par Gaskell dans laquelle Maria annonce à Patrick Brontë être devenue pauvre et avoir perdu tout ce qu'elle avait de plus cher⁹¹. Son trousseau de mariée avait été expédié à bord d'un bateau de marchandise, la mer étant agitée avait causé la perte de ses biens. Elle ajoute avoir vu en ce malheur un signe de désapprobation divine qui ne présage rien de bon pour leur union. La pauvreté qui toucha Maria Branwell créa l'égalité entre elle et son époux. Ils devinrent alors tous deux pauvres, selon les dires de Gaskell.

« Je réfléchis. La pauvreté semble douloureuse aux hommes, encore plus aux enfants. Ils ne se font pas idée de ce qu'est une pauvreté industrielle, active et honorable ; le mot ne leur rappelle que des vêtements en lambeaux, le manque de nourriture, le foyer sans flammes, les rudes manières et les vices dégradants. »⁹²

⁸⁹ Ibid., p.34

⁹⁰ Ibid., p.35

⁹¹ Ibid., p.33

⁹² BRONTE Charlotte, Jane Eyre, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.51.

Dans cet extrait de notre corpus, Jane médite sur l'idée que se font les enfants de la pauvreté. Lors d'une conversation tenue avec monsieur Lloyd, un médecin à qui une gouvernante de Gateshead a fait appel après un malencontreux accident survenu dans la chambre rouge où Jane avait été punie, prise d'une fièvre causée par un accès de tristesse et de colère, désespérée, Jane raconte ses malheurs comme suit dans l'extrait ci-dessous:

D'abord, je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur.

– Mais vous avez une tante et des cousins qui sont bons pour vous. »

Je m'arrêtai encore un instant ; puis je répondis simplement :

« C'est John Reed qui m'a frappée, et c'est ma tante qui m'a enfermée dans la chambre rouge. »

M. Lloyd prit sa tabatière une seconde fois.

« Ne trouvez-vous pas le château de Gateshead bien beau ? me demanda-t-il ; n'êtes-vous pas bien reconnaissante de pouvoir demeurer dans une telle habitation ?

– Ce n'est pas ma maison, monsieur, et Mlle Abbot dit que j'ai moins de droits ici qu'une servante.⁹³

D'après l'extrait, le médecin, monsieur Lloyd, avait pour ambition d'aider la fillette à sortir de sa dépression. Il lui propose de chercher ce qui lui reste de sa famille paternelle, en émettant l'hypothèse qu'ils soient démunis. La réponse de l'enfant fut comme suit :

« Non, répondis-je, je ne voudrais pas appartenir à des pauvres.

– Pas même s'ils étaient bons pour vous ? »

Je secouai la tête ; je ne pouvais pas comprendre comment des pauvres auraient été bons ; et puis apprendre à parler comme eux, adopter leurs manières, ne point recevoir d'éducation, grandir comme ces malheureuses femmes que je voyais quelquefois nourrir leurs enfants ou laver leurs vêtements à la porte des fermes du village, non, je n'étais pas assez héroïque pour accepter l'abjection en échange de la liberté.

« Mais vos parents sont-ils donc si pauvres ? Sont-ce des ouvriers ?

– Je ne puis le dire ; ma tante prétend que, si j'en ai, ils doivent appartenir à la race des mendiants, et je ne voudrais pas aller mendier. »⁹⁴

Dans l'extrait ci-dessus, l'enfant proclame sa peur de la pauvreté, la description du besoin auquel Jane n'a jamais goûté en étant à Gateshead⁹⁵ trahit une expérience laborieuse à laquelle l'auteur, Charlotte Brontë, aurait assisté. Selon Gaskell, Les parents de notre écrivaine avaient été témoins des événements les plus marquants de l'histoire du pays, qu'il s'agisse de l'industrialisation ou des répercussions économiques des nombreuses révolutions d'Europe. Charlotte Brontë avait habillé son personnage

⁹³ Ibid., p.50

⁹⁴ Ibid., p.52

⁹⁵ Ibid., p.16-17

Jane Eyre de ses propres idées comme nous l'indique Sally Shuttleworth dans l'extrait ci-dessous pris de l'analyse qu'avait faite Harold Bloom de notre corpus.

« In Jane Eyre Brontë extends her analysis of the ways in which ideological pressures of class, gender and economics are played out in the domain of subjectivity »⁹⁶

La narratrice nous informe que la solution ultime qu'avait trouvée monsieur Lloyd pour débarrasser Jane de sa vie à Gateshead était de l'envoyer en pension. L'enfant suffisamment troublée s'était enthousiasmée à l'idée de quitter le château, en s'imaginant un avenir meilleur dans un pensionnat similaire à celui où avaient séjourné ses cousines. L'extrait témoigne de l'enthousiasme de notre protagoniste :

*« Que j'aimerais à aller en pension ! répondis-je sans plus d'hésitation.
– Eh bien, eh bien ! Qui sait ce qui peut arriver ? me dit M. Loyd en se levant.
Il faudrait à cette enfant un changement d'air et d'entourage, ajouta-t-il,
comme se parlant à lui-même, les nerfs ne sont pas en bon état. »⁹⁷*

Ce qui nous amène à notre troisième élément quiconcerne l'enfance de l'auteur ainsi que celle de ses sœurs aînées, en pension. Nous retrouvons dans l'œuvre de Jane Eyre des indices qui prouvent que le séjour de l'orpheline au pensionnat de Lowood est une narration directe des faits qui ont eu lieu à Cowan Bridge où Charlotte, Maria et Elizabeth Brontë ont étudié.

Comme nous l'avons rapporté de notre corpus, Jane s'était faite à l'idée qu'elle allait se rendre au même genre d'établissement que ses cousines fréquentaient. Ce que l'enfant ignorait était que Madame Reed n'allait pas prendre en charge son admission dans un prestigieux pensionnat payant comme elle le faisait pour ses enfants. Jane fut alors envoyée dans un orphelinat pour pauvres, appelé Lowood. La narratrice nous apprend que le directeur de cette institution avait rendu visite à l'enfant dans le but de faire la connaissance de la nouvelle élève et de questionner les attentes de madame Reed envers l'établissement. Étant au courant des penchants religieux de monsieur Brockelhurst, cette dernière fit en sorte que l'enfant soit perçue comme une pécheresse⁹⁸ comme le prouve la citation ci-dessous :

⁹⁶ BLOOM Harold, SHUTTLEWOTH Sally, *Modern Critical Interpretations: Jane Eyre*, Chelsea House Publisher, New York, 2007, p.7

⁹⁷ BRONTE Charlotte, *Jane Eyre*, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.54

⁹⁸ *Ibid.*, p.70

*« Je crois, monsieur Brockelhurst, dit-elle, vous avoir mentionné dans ma lettre, il y a trois semaines environ, que cette petite fille n'a pas le caractère et les dispositions que j'eusse voulu voir en elle. Si donc vous l'admettez dans l'école de Lowood, je demanderai que les chefs et les maîtresses aient l'oeil sur elle ; je les prierai surtout de se tenir en garde contre son plus grand défaut, je veux parler de sa tendance au mensonge. Je dis toutes ces choses devant vous, Jane, ajouta-t-elle, afin que vous n'essayiez pas de tromper M. Brockelhurst. »*⁹⁹

Une fois l'idée du mensonge installée dans l'esprit de monsieur Brockelhurst, l'entretien avec Jane se transforma en purgatoire, comme nous en informe la narratrice. Affligée par ce qui venait d'être dit à son sujet, elle dévoile son ressenti sur sa vie future comme le montre le passage ci-dessous pris intégralement du roman :

*« Cette accusation qui m'était infligée devant un étranger me fut profondément douloureuse. Je voyais vaguement qu'elle venait de briser toutes mes espérances dans cette nouvelle vie où je devais entrer ; je sentais confusément, et sans m'en rendre compte, qu'elle semait l'aversion et la malveillance sur le chemin que j'allais parcourir. »*¹⁰⁰

Nos recherches au sujet de cet extrait n'ont pas abouti à la découverte d'un événement similaire dans la vie de l'auteur, néanmoins, nous comprenons la nécessité de l'ajout de cette partie, le but était, selon Elisabeth Gaskell, de présenter le directeur du pensionnat qu'est Brockelhurst. Son évocation n'est pas fortuite puisque la biographe ajoute que Charlotte Brontë souhaitait impliquer le réel directeur du pensionnat de Cowan Bridge, le révérend William Carus Wilson¹⁰¹. Les informations données au sujet de monsieur Brockelhurst renvoient manifestement à monsieur Wilson.

Comme il est narré dans notre corpus, dès son arrivée à Lowood, Jane fait la connaissance d'une petite fille appelée Helen Burns. Étant une habituée des lieux, la demoiselle n'hésite pas à répondre aux questions de Jane. Certaines de ces interrogations tournaient autour des enseignants, des responsables ainsi que du règlement. Jane apprit que Lowood était une institution de charité tenue par Monsieur Brockelhurst, elle découvrit aussi les différentes tâches auxquelles il se soumettait, l'extrait ci-dessous rapporte l'échange :

⁹⁹ Ibid., p.75

¹⁰⁰ BRONTE Charlotte, Jane Eyre, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.76

¹⁰¹ GASKELL Elizabeth, *The Life of Charlotte Brontë*, Smith, Elder&Co, RoyaumeUni, 1857,p.57

« -Quelle est cette Naomi Brockelhurst ?
 – C’est la dame qui a bâti la nouvelle partie de cette maison, ainsi que l’indique l’inscription. Son fils a maintenant la direction générale de l’école.
 – Pourquoi ?
 – Parce qu’il est trésorier et chef de l’établissement.
 – Alors la maison n’appartient pas à cette dame qui a une montre d’or, et qui nous a fait donner du pain et du fromage ?
 – À Mlle Temple ? Oh non ! Je souhaiterais bien qu’elle lui appartînt, mais elle doit compte à M. Brockelhurst de tous ses actes. C’est lui qui achète notre nourriture et nos vêtements. »
 – Demeure-t-il ici ?
 – Non ; il habite au château qui est éloigné de Lowood d’une demi-lieue.
 – Est-il bon ?
 – C’est un pasteur, et on prétend qu’il fait beaucoup de bien. »¹⁰² 120

Les indices donnés sur l’identité de Brockelhurst concordent avec les informations que nous rapporte Gaskell dans l’extrait ci-dessous, au sujet du directeur de l’institution de Cowan Bridge. Selon la biographe, les informations du révérend Wilson n’avaient connu aucune modification si ce n’est celle de son nom et de celui de l’établissement. Connaissant l’âge auquel l’écrivaine fut admise à Cowan Bridges ajouté aux événements singuliers qui eurent lieu à cette pension, les recherches menées par Elizabeth Gaskell furent brèves, faciles et la dirigèrent sans détour vers les portes de l’Institution du révérend Wilson¹⁰³ d’après ses dires :

« A clergyman, living near Kirby Lonsdale, the Reverend William Carus Wilson, was the prime mover in the establishment of this school [...] Twelve trustees were appointed; Mr. Wilson being not only a trustee, [...]judging them by, the result, without perpetual interference with the details »¹⁰⁴.

L’extrait plus haut comprend les mêmes informations données par Charlotte Brontë dans son œuvre. Il est mentionné que Monsieur William Wilson est l’héritier de l’institution, pasteur et trésorier, chargé de la nourriture et de l’habillement des élèves, habitant à quelques minutes de son école, seul responsable de sa réputation.

Dans certains chapitres de l’œuvre, il y a exprimé une haine immense envers monsieur Brockelhurst comme le montre ce passage pris du corpus :

« M. Brockelhurst n’est pas un dieu ; ce n’est pas un homme en qui l’on ait confiance. Personne ne l’aime ici, car il n’a jamais rien fait pour gagner notre affection. »¹⁰⁵

¹⁰² BRONTE Charlotte, Jane Eyre, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.120

¹⁰³ GASKELL Elizabeth, *The Life of Charlotte Brontë*, Smith, Elder&Co, RoyaumeUni, 1857,p.57

¹⁰⁴ Ibid., p.49-50

¹⁰⁵ BRONTE Charlotte, Jane Eyre, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.167.

En étant responsable de la nourriture, de l'habillement, du recrutement des enseignants ainsi que des activités pratiquées, nombreuses avaient été les lacunes de monsieur Brockelhurst qui se rapportent toutes au directeur de Cowan Bridge. L'auteur donna de son temps pour informer le lecteur de tous les manques qui accablaient l'institution. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire de présenter ce qu'est Lowood selon notre corpus. Parmi les différentes questions qu'avait posé Jane à sa nouvelle amie, la plus pertinente de toutes avait surgi après que Jane eut lu une inscription gravée sur une pierre où il y'avait écrit :

*« Institution de Lowood : cette partie a été bâtie par Naomi Brockelhurst, du château de Brockelhurst, en ce comté.
Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils puissent voir vos bonnes œuvres et glorifier votre Père qui est dans le ciel. (Saint Matth., v. 16.) »¹⁰⁶*

L'échange entre Jane et Helen commença comme suit :

*Pouvez-vous me dire, demandai-je, ce que signifie l'inscription gravée sur cette pierre ? Qu'est-ce que l'institution de Lowood ?
– C'est la maison où vous êtes venue demeurer.
– Pourquoi l'appelle-t-on institution ? Est-elle différente des autres écoles ?
– C'est en partie une école de charité ; vous et moi et toutes les autres élèves sommes des enfants de charité ; vous devez être orpheline ? Votre père et votre mère ne sont-ils pas morts ?
– Tous deux sont morts à une époque dont je ne puis me souvenir.
– Eh bien, toutes les enfants que vous verrez ici ont perdu au moins un de leurs parents, et voilà la raison qui a fait donner à cette école le nom d'institution pour l'éducation des orphelines.
– Payons-nous, ou bien nous élève-t-on gratuitement ?
– Nous ou nos amis payons 15 livres sterling par an.
– Alors pourquoi nous appelle-t-on des enfants de charité ?
– Parce que la somme de 15 livres sterling n'étant pas suffisante pour faire face aux dépenses de notre entretien et de notre éducation, ce qui manque est fourni par une souscription.¹⁰⁷*

L'extrait ci-dessus foisonne d'informations sur l'institution de Lowood qui sont similaires à celles rapportées par Gaskell au sujet de Cowan Bridge. Premièrement, il y est mentionné un seul critère d'admission, celui de n'avoir aucun parent ou d'en avoir perdu un, or l'institution ne prenait en charge que les orphelins. Deuxièmement, la somme demandée annuellement pour l'entretien des élèves est de 15 livres Sterling ce qui perturbe Jane sur le nom donné aux élèves « enfants de charité » une appellation que

¹⁰⁶ Ibid., , p.116

¹⁰⁷ Ibid. p.119.

cette dernière ne comprend pas vu que l'inscription n'était pas gratuite. Troisièmement, la somme récoltée chaque année, issue des inscriptions, ne suffisait pas à couvrir toutes les dépenses de Lowood. L'institution était donc ouverte aux donations ce qui en faisait une école de charité.

Dans l'extrait ci-dessous, il est rapporté que Charlotte Brontë avait informé Gaskell de son regret d'avoir donné autant d'importance à la description de Lowood, si elle avait su que l'endroit allait être immédiatement identifié à Cowan Bridge, elle s'en serait abstenue

*« Miss Brontë more than once said to me, that she should not have written what she did of Lowood in "Jane Eyre," if she had thought the place would have been so immediately identified with Cowan Bridge »*¹⁰⁸

Dans l'extrait qui suit, Gaskell rapporte ce qu'a été dit par monsieur Wilson concernant son école. Il l'informe des difficultés financières auxquels il faisait face et qui l'ont poussé à dépendre des donations, insistant sur le fait que 14 livres par an, comme frais de scolarité, comparés aux dépenses annuelles, n'étaient qu'une somme symbolique, les ressources du révérend Wilson étaient limitées ajouté à l'inconsistance des dons reçus. Tous ces facteurs avaient œuvré selon lui à l'éternisation de la crise financière à Cowan Bridge¹⁰⁹.

*« A certain sum was raised annually by subscription, to complete the amount required to furnish a solid and sufficient English education, for which the parent's payment of 14l. [...] for by the subscriptions. Twelve trustees were appointed »*¹¹⁰

Ce que nous retenons du personnage de Jane Eyre est le fait qu'elle soit en état de déchéance constant. Du haut de ses dix ans, elle est confrontée à une inégalité accablante. De sa vie à Gateshead jusqu'à son départ à Lowood, les événements sont narrés avec insistance sur les détails qui pointent vers la marginalisation sociale selon les dires de Sally Shuttleworth¹¹¹.

¹⁰⁸ GASKELL Elizabeth, *The Life of Charlotte Brontë*, Smith, Elder&Co, RoyaumeUni, 1857, p.48

¹⁰⁹ Ibid., p.49

¹¹⁰ Ibid.

¹¹¹ BLOOM Harold, SHUTTLEWOTH Sally, *Modern Critical Interpretations: Jane Eyre*, Chelsea House Publisher, New York, 2007, p.8

2 Jane Eyre, une deuxième chance pour Charlotte Brontë

2.1 Réécriture d'un passé indélébile

L'élément que nous entamons maintenant est d'une importance majeure. Nous avons mentionné auparavant que la vie de Jane à Lowood comportait des indices sur le vécu de l'écrivaine et de ses deux sœurs aînées Maria et Elizabeth à Cowan Bridge. Il est indubitable que l'outil auquel se réfère le plus l'auteur est la description.

En s'attardant dans la description de certains personnages présents dans l'œuvre de Jane Eyre, notre attention s'est portée sur les faits qui ont inspiré Charlotte Brontë à écrire certains passages de notre corpus, de ce fait nous essayons de prouver l'éventuelle existence de détails se rapportant à certains membres de la famille de l'écrivaine, présents dans le récit. Le premier à avoir subi le courroux de Charlotte Brontë fut monsieur Wilson, d'autres personnes ont eu l'avantage de laisser une meilleure impression sur l'écrivaine, ce qui nous amène à notre deuxième personnage, Helen Burns. Dans notre corpus, elle est mentionnée comme étant la première amie que Jane s'était faite à son arrivée en pension. L'extrait ci-dessous pris de l'œuvre de Charlotte Brontë indique que dès le premier contact, Jane n'était pas indifférente à l'aura d'Helen. La scène se passe dans le jardin de Lowood, pendant la récréation, comme il est narré ci-dessous :

« J'aperçus une jeune fille assise près de moi sur un banc de pierre ; elle tenait un livre qui semblait l'absorber tout entière ; d'où j'étais, je pus lire le titre : c'était Rasselas ; ce nom me frappa par son étrangeté, et d'avance je supposai que le volume devait être intéressant. En retournant une page, la jeune fille leva les yeux, j'en profitai pour lui parler. »¹¹²

Comme il a été précédemment mentionné dans le premier chapitre de notre corpus, l'attrait de Jane pour la lecture était ce qui la démarquait du reste des enfants de son âge. Pour cela, la narratrice explique dans l'extrait ci-dessous, qu'Helen Burns avait touché inconsciemment une corde sensible dans son cœur ce qui l'avait encouragé à converser avec une inconnue¹¹³.

« Je ne pouvais comprendre comment j'avais la hardiesse de lier ainsi conversation avec une étrangère ; cette avance était contraire à ma nature et à mes habitudes. L'occupation dans laquelle je l'avais trouvée plongée avait sans doute touché dans mon cœur quelque corde sympathique ; moi aussi, j'aimais lire des choses frivoles et enfantines... »¹¹⁴

¹¹²BRONTE Charlotte, Jane Eyre, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.117

¹¹³ Ibid.

¹¹⁴ Ibid.

Suite à cet extrait, Jane avait demandé à voir le livre que lisait Helen, croyant que le titre de ce dernier, *Rasselas*, promettait une histoire destinée aux enfants selon les dires de la narratrice. Après l'avoir examiné de près, elle comprend qu'il s'agit d'un livre d'adulte, sans images et sans fées, comme il est dit ci-dessous :

« Je fus convaincue par un rapide examen que le contenu était moins intéressant que le titre. Rasselas me sembla un livre ennuyeux, à moi qui n'aimais que les enfantillages. Je n'y vis ni fées ni génies ; je le rendis donc à sa propriétaire. Elle le reçut tranquillement et sans me rien dire »¹¹⁵

L'extrait ci-dessus, comporte un détail qui n'est pas négligeable sur l'identité de la personne avec laquelle Charlotte Brontë a habillé le personnage d'Helen Burns, mais nous y reviendrons après. Les jours passaient et Jane essayait de s'accommoder à sa nouvelle vie en pension, en racontant ses journées, elle interrompt son récit par de longs paragraphes destinés à décrire la nourriture qu'elle percevait à chaque repas, l'accent était mis sur les odeurs, les réactions des élèves et des enseignants à l'heure des repas ainsi que les quantités servies comme le prouve l'extrait suivant :

« J'avalai quelques cuillerées de mon bouillon, sans penser au goût qu'il pouvait avoir ; mais quand ma faim fut un peu apaisée, je m'aperçus que je mangeais une soupe détestable. Chacune remuait lentement sa cuiller, goûtait sa soupe, essayait de l'avaloir, puis renonçait à des efforts reconnus inutiles. Le déjeuner finit sans que personne eût mangé ; on rendit grâce de ce qu'on n'avait pas reçu, et l'on chanta un second cantique. De la salle à manger on passa dans la salle d'étude ; je sortis parmi les dernières, et je vis une maîtresse goûter au bouillon ; elle regarda les autres ; toutes semblaient mécontentes ; l'une d'elles murmura tout bas : « L'abominable cuisine ! C'est honteux ! »¹¹⁶108

L'extrait ci-dessus prit du Chapitre cinq de notre corpus, exprime l'insatisfaction de Jane ainsi que celle du reste des habitants de Lowood. Le lecteur est amené à croire à la médiocrité des services présentés, mais aussi à l'injustice à laquelle faisaient face les enfants de charité, même en ayant payé pour vivre dans de meilleures conditions, ils étaient surpris et soumis à une piètre qualité de vie.

« Le parfum qui remplissait la salle à manger était à peine plus appétissant que celui du déjeuner. Le repas fut servi dans deux grands plats d'étain, d'où sortait une épaisse fumée, répandant l'odeur de graisse rance. Le dîner se composait de pommes de terre sans goût et de viande qui en avait trop, le tout cuit ensemble. Chaque élève reçut une portion assez abondante ; je

¹¹⁵ Ibid., p.118

¹¹⁶ Ibid., p.108

*mangeai ce que je pus, tout en me demandant si je ferais tous les jours aussi maigre chère. »*¹¹⁷

Le doute accablait l'avenir de ces enfants, mais plus particulièrement celui de Jane, car cette dernière avait assisté au sermon abrégé qu'avait donné monsieur Brockelhurst à Mlle Temple, la sous-directrice de Lowood. Elle avait servi aux élèves du pain et du fromage, un goûter de compensation censé faire oublier le déjeuner, jugé immangeable, auquel elles avaient toutes eu droit¹¹⁸. N'ayant pas apprécié l'initiative¹¹⁹, Brockelhurst condamne l'acte comme il est dit dans le passage suivant :

*« – Un instant, madame ! Vous savez qu'en élevant ces jeunes filles, mon but n'est pas de les habituer au luxe, mais de les rendre patientes et dures à la souffrance, de leur apprendre à se refuser tout à elles-mêmes "Heureux ceux qui souffrent la faim et la soif pour l'amour de moi !" Ô madame ! Vous mettez dans la bouche de ces enfants du pain et du fromage au lieu d'une soupe brûlée ; je vous le dis, en vérité, vous nourrissez ainsi leur vile enveloppe, mais vous tuez leur âme immortelle. »*¹²⁰

D'après l'extrait ci-dessus, rapporté par la narratrice, les moyens pitoyables auxquels les élèves étaient sujets, n'avaient pas l'air de contrarier monsieur Brockelhurst, ce qui nous induit à croire que la faim, le froid et la maltraitance qui régnaient au sein de l'établissement¹²¹ étaient volontaires et faisaient partie des plans qu'avait échafaudé le directeur général pour gérer son école. En usant de la religion dans ses propos, il arrivait à convaincre les foules à renoncer à leurs droits les plus légitimes. Mais comme le démontre le passage suivant, la parole du directeur ne semblait pas avoir d'effets encore moins d'écho sur Jane puisque la narratrice avait fait suivre l'extrait du sermon de monsieur Brockelhurst sur la mortification des désirs matériels humains par la description des luxueux habits que portaient Mme et Mlle Brockelhurst à leur arrivée à Lowood lors d'une de leurs visites impromptues¹²², comme il est écrit dans l'extrait ci-dessous:

Ici M. Brockelhurst fut interrompu. Trois dames entrèrent dans la chambre. Elles auraient dû arriver un peu plus tôt pour entendre le sermon sur la parure, car elles étaient splendidement vêtues de velours, de soie et de fourrure ; deux d'entre elles, belles jeunes filles de seize à dix-sept ans,

¹¹⁷ Ibid., p. 122-123

¹¹⁸ Ibid., p. 113

¹¹⁹ Ibid., p. 151-152

¹²⁰ Ibid., p. 152-153

¹²¹ Ibid., p. 145-146

¹²² Ibid., p. 156-157

portaient des chapeaux de castor ornés de plumes d'autruche, ce qui, à cette époque, était la grande mode. Une quantité de boucles légères et soigneusement peignées sortaient de ces gracieuses coutures. La plus âgée de ces dames était enveloppée dans un magnifique châle de velours bordé d'hermine ; elle portait un faux tour de boucles à la française.¹²³

L'alignement ironique de ces deux extraits n'est qu'un ajout aux nombreuses raisons qui ont poussé Jane à mépriser ce personnage et qui ont, d'un point de vue global, inculqué le directeur de Cowan Bridge dans les accusations dirigé à Brockelhurst, les similarités entre monsieur Wilson et Brockelhurst sont si frappantes d'après les dires d'Elizabeth Gaskell¹²⁴ que tout ce qui est dit au sujet du directeur de Lowood ne laisse pas de place au doute concernant monsieur Wilson.

Les parties qui suivaient les extraits concernant la nourriture servie en pension étaient celles où Jane racontait toutes les fois où elle avait aperçu sa nouvelle amie Helen Burns se faire châtier. La minutieuse description de chaque punition écartait toutes nos incertitudes concernant la véracité des faits, ajouté à cela les remarques à tendance défensive de la part de la narratrice qui, d'un point de vue extérieur, avait du mal à travestir son dédain envers la majorité des institutrices présentes à Lowood, un dégoût qu'on conçoit seulement à l'égard d'une seule personne, Mlle Scatcherd.

*On lisait l'histoire d'Angleterre. Parmi les lectrices se trouvait la jeune fille que j'avais rencontrée sous la galerie. Au commencement de la leçon, elle était sur les premiers rangs ; mais pour quelque erreur de prononciation, ou pour ne s'être point arrêtée quand elle le devait, elle fut renvoyée au fond de la pièce. Mlle Scatcherd continua jusque dans cette place obscure à larendre l'objet de ses incessantes observations ; elle se tournait continuellement vers elle pour lui dire :
« Burns (car dans ces pensions de charité on appelle les enfants par leur nom de famille, comme cela se pratique dans les écoles de garçons), Burns, vous tenez votre pied de côté ; remettez-le droit immédiatement... Burns, vous plissez votre menton de la manière la plus déplaisante ; cessez tout de suite... Burns, je vous ai dit de tenir la tête droite ; je ne veux pas vous voir devant moi dans une telle attitude.¹²⁵*

Dans cette partie de notre recherche, il est question d'énumérer les différentes punitions qu'avait reçues Helen Burns. Nous constatons que la narratrice avait fait en sorte que toutes réprimandes soient indirectement classifiées par degré de gravité, ce pourquoi nous avons avancé l'extrait ci-dessus qui comporte la première correction à laquelle Jane avait assisté, le châtement était verbal.

¹²³ BRONTE Charlotte, *Jane Eyre*, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.156-157

¹²⁴ GASKELL Elizabeth, *The Life of Charlotte Brontë*, Smith, Elder&Co, RoyaumeUni, 1857, p.57

¹²⁵ BRONTE Charlotte, op.cit., p.127-128

Au premier abord, Jane semblait comprendre les agissements de l'institutrice envers Helen, étant convaincue qu'il s'agissait d'une punition banale et bénigne qui s'accordait avec l'idéologie de l'institution¹²⁶, mais en l'espace de quelques minutes, ce qui avait l'apparence d'une sévérité académique se transforma en châtement digne du moyen-âge comme le prouve l'extrait suivant :

Lorsque le chapitre eut été lu deux fois, on ferma les livres et l'interrogation commença.

La leçon comprenait une partie du règne de Charles 1er ; il y avait plusieurs questions sur le tonnage, l'impôt et le droit payé par les bateaux. La plupart des élèves étaient incapables de répondre ; mais toutes les difficultés étaient immédiatement résolues, dès qu'elles arrivaient à Mlle Burns ; elle semblait avoir retenu toute la leçon, et elle avait une réponse prête pour chaque question. Je m'attendais à voir Mlle Scatcherd louer son attention. Je l'entendis, au contraire, s'écrier tout à coup :

« Petite malpropre, vous n'avez pas nettoyé vos ongles ce matin. »

L'enfant ne répondit rien ; je m'étonnai de son silence.

« Pourquoi, pensai-je, n'explique-t-elle pas qu'elle n'a pu laver ni ses ongles ni sa figure, parce que l'eau était gelée ? »¹²⁷

Dans cet extrait, Jane constate deux choses distinctes : la première est l'insensibilité de Mlle Scatcherd envers les efforts fournis par Helen Burns, lors de la leçon ; ce qui devait être un moment de fierté pour Helen et de contemplation pour Jane se transforma en un tonnerre de réprimandes clairement injustifié selon la narratrice. Le sentiment d'injustice que Jane avait décidé d'enfouir en elle, à son arrivée à Lowood, refaisait surface inconsciemment sous de nouvelles coutures, et ce sans en être la victime.

La deuxième constatation de Jane résidait dans le comportement passif qu'arborait Helen face à l'affront qu'elle venait d'essuyer. Étant traitée de « malpropre » l'insulte semblait poser plus problème à Jane qu'à Helen. En effet, la narratrice s'était attendue à une meilleure riposte de la part de son amie, car selon les faits, l'injure n'avait pas lieu d'être, vu qu'à ce jour précis, tous les habitants de Lowood, élèves et institutrices compris, avaient été dispensés de lavage, les causes de ce manque venaient s'ajouter à la longue liste des comforts absents à Lowood comme il est démontré dans l'extrait ci-dessous :

« Le jour suivant commença de la même manière que le premier ; on se leva et on s'habilla à la lumière ; mais ce matin-là nous fûmes dispensés de la cérémonie du lavage, car l'eau était gelée dans les bassins. La veille au soir, il y avait eu un changement de température ; un vent du nord-est, soufflant

¹²⁶ Ibid., p.128.

¹²⁷ Ibid., p.128-129.

*toute la nuit à travers les crevasses de nos fenêtres, nous avait fait frissonner dans nos lits et avait glacé l'eau. »*¹²⁸

Le silence d'Helen avait intrigué Jane plus que l'injure en elle-même, mais l'intrigue gagna en ambiguïté lorsque Mlle Scatcherd s'acharna sur Helen, lui faisant subir son courroux en lui administrant un châtimeur corporel pour une négligence imposée, car rappelons-le, l'eau était gelée.

*« Quand je retournai à ma place, elle venait de donner un ordre dont je ne saisis pas bien l'importance ; mais je vis Burns quitter immédiatement la salle, se diriger vers une petite chambre où l'on serrait les livres, et revenir au bout d'une minute, portant dans ses mains un paquet de verges liées ensemble. Elle présenta avec respect ce fatal instrument à Mlle Scatcherd ; puis alors elle détacha son sarrau tranquillement et sans en avoir reçu l'ordre. La maîtresse la frappa rudement sur les épaules. Pas une larme ne s'échappa des yeux de la jeune fille. J'avais cessé de coudre, car à ce spectacle mes doigts s'étaient mis à trembler et une colère impuissante s'était emparée de moi. Quant à Burns, pas un trait de sa figure pensive ne s'altéra, son expression resta la même. »*¹²⁹

Comme le souligne la narratrice dans l'extrait ci-dessus, l'ordre donné par Mlle Scatcherd était incompréhensible compte tenu des circonstances auxquelles étaient sujettes toutes les habitantes de Lowood. Les règles qui régissent l'acte de tout châtimeur corporel furent violées par Mlle Scatcherd, son désir de prouver son omnipotence au sein de sa classe et sur son élève Mlle Burns prirent le dessus et non seulement n'échappa point au regard critique de notre narratrice, mais aussi accapara toute son attention et la figea.

Encore une fois, Helen fut injustement châtiée et comme à son habitude, elle fit mine de ne rien ressentir, car à ce trait de caractère Jane commença à s'habituer et Mlle Scatcherd n'en était que plus contrariée comme le prouve l'extrait ci-dessous :

« Petite endurcie, s'écria Mlle Scatcherd, rien ne peut-il donc vous corriger de votre désordre ? Reportez ces verges ! »

*Burns obéit. Je la regardai furtivement au moment où elle sortit de la chambre : elle remettait son mouchoir dans sa poche, et une larme brillait sur ses joues amaigries. »*¹³⁰

¹²⁸ Ibid., p.126

¹²⁹ Ibid.,p.129-130

¹³⁰ Ibid., p.130

Après avoir assisté à cette scène de correction, Jane chercha à communiquer avec Helen. En effet, l'incident avait réveillé chez Jane son incurable désir de vengeance, le même que celui auquel elle avait recours quand elle était confrontée à une injustice à Gateshead. La narratrice rapporte l'échange qui avait eu lieu entre les deux filles dans l'extrait ci-joint :

*– Vous devez désirer de quitter Lowood ?
– Non ; pourquoi le désirerais-je ? J'ai été envoyée à Lowood pour mon instruction ; à quoi me servirait de m'en aller avant de l'avoir achevée ?
– Mais Mlle Scatcherd est si cruelle pour vous !
– Cruelle, pas le moins du monde ; elle est sévère ; elle déteste mes défauts.
– Si j'étais à votre place, je la détesterais bien elle-même ; je lui résisterais ; si elle me frappait avec des verges, je les lui arracherais des mains ; je les lui briserais à la figure !
– Il est probable que non ; mais si vous le faisiez, M. Brockelhurst vous chasserait de l'école, et ce serait un grand chagrin pour vos parents. Il vaut bien mieux supporter patiemment une douleur dont vous souffrez seule que de commettre un acte irréfléchi, dont les fâcheuses conséquences pèseraient sur toute votre famille ; et d'ailleurs, la Bible nous ordonne de rendre le bien pour le mal.¹³¹*

Dans l'extrait ci-dessus, la motivation de Jane à discuter avec Helen au sujet de ce qui s'était passé en cours avec Mlle Scatcherd, lui avait permis de trouver la meilleure approche pour rentrer dans le vif du sujet sans irriter son interlocutrice. La conversation avait pris la forme d'un entonnoir, Jane commença par des généralités liées à la vie personnelle d'Helen avant son arrivée à Lowood, ayant comme idée de pousser la jeune fille vers la confiance en parlant d'un joyeux passé loin de ses bourreaux. Jane souhaitait qu'Helen envisage de quitter l'établissement. Un souhait à l'image de la narratrice puisque cette dernière l'avait déjà réalisé en quittant Gateshead pour les mêmes motifs¹³². Selon la narratrice, il était évident qu'Helen était malheureuse à cause de toute cette maltraitance et qu'éventuellement elle ne pouvait que souhaiter avoir une personne qui la comprenne et qui l'encourage à agir contre ses tortionnaires. A sa grande déception, Jane se voit confrontée à l'indifférence d'Helen envers ses bourreaux, elle comprend aussi que sa nouvelle amie n'est guidée que par sa foi, chose à laquelle Jane est complètement étrangère. Le principe biblique de tendre l'autre joue qui signifie ne pas répondre à la violence par la violence était la devise d'Helen contre toutes les injures qu'elle vivait, ajouté à cela elle semblait être entièrement convaincue de ses torts, car elle ne se plaçait jamais dans la peau de la victime¹³³. Il est intéressant d'étudier la vision de Jane envers sa nouvelle amie. En ayant différentes valeurs, on se

¹³¹ Ibid., p.132-133

¹³² Ibid., p.85

¹³³ Ibid., p.136

serait attendu à une description péjorative au sujet d'Helen, plus précisément, à du mépris de la part de Jane pour avoir écouté son amie tenir des propos de résignation et d'indulgence sauf que ce ne fut point le cas. En effet Jane semblait elle-même être indulgente envers Helen. Comparée au reste des personnages cités auparavant et ceux qui vont suivre, c'est effectivement Helen qui eut le plus droit à la sympathie de Jane comme le prouve l'extrait ci-dessous :

*« – Mais il est dur d'être frappée, d'être envoyée au milieu d'une pièce remplie de monde, surtout à votre âge ; je suis beaucoup plus jeune que vous, et je ne pourrais jamais le supporter.
– Et pourtant il serait de votre devoir de vous y résigner, si vous ne pouviez pas l'éviter ; ce serait mal et lâche à vous de dire : "Je ne puis pas", lorsque vous sauriez que cela est dans votre destinée. »»¹³⁴*

Dans l'extrait ci-dessus, Jane nous soumet une information anodine à propos Helen. Par le fait de souligner la différence d'âge qu'il ya entre les deux filles, nous sommes amenés à croire que le respect de la narratrice envers la nature pacifiste de son amie résulte du facteur de l'âge. Loin de tout sarcasme, Jane semble cerner chez son amie une sagesse rare malgré le peu d'années qui les sépare comme le prouve l'extrait suivant :

« Je sentais qu'Hélène Burns considérait toute chose à la lumière d'une flamme invisible pour moi ... »¹³⁵

La conversation des deux filles nous a permis d'avoir un droit de regard sur les nombreux torts d'Helen. En effet, la demoiselle eut le privilège de parler ouvertement de ses lacunes tout en reconnaissant les bienfaits des châtiments de Mlle Scatcherd. Dans cette partie de la conversation, nous avons comparé les nombreuses prises de position de la narratrice, nous espérions trouver entre chaque réplique un commentaire opiné à défaut d'avoir préalablement habitué le lecteur à ses nombreuses remarques controversées qu'elle n'osait dire, mais qui renfermaient son réel ressenti sur chaque personne et situation. Contre toute attente, les rares interventions de Jane servaient à démentir les dires de son amie ou à rendre grâce à ses principes entièrement opposés aux siens, l'idée étant que Jane idéalisait Helen quels qu'en fussent ses défauts comme le prouve l'extrait suivant:

¹³⁴ Ibid., p.134

¹³⁵ Ibid., p.134

« Vous dites que vous avez des défauts, Helen ; quels sont-ils ? Vous me semblez bonne.

– Alors, apprenez de moi à ne pas juger d’après l’apparence. Comme le dit Mlle Scatcherd, je suis très négligente ; je mets rarement les choses en ordre et je ne les y laisse jamais ; j’oublie les règles établies ; je lis quand je devrais apprendre mes leçons ; je n’ai aucune méthode ; je dis quelquefois, comme vous, que je ne puis pas supporter d’être soumise à un règlement. Tout cela est très irritant pour Mlle Scatcherd, qui est naturellement propre et exacte.[...]« Mlle Temple est-elle aussi sévère que Mlle Scatcherd ? »

En entendant prononcer le nom de Mlle Temple, un doux sourire vint éclairer sa figure sérieuse.

« Mlle Temple, dit-elle, est remplie de bonté ; il lui est douloureux d’être sévère, même pour les plus mauvaises élèves ; elle voit mes fautes et m’en avertit doucement ; si je fais quelque chose digne de louanges, elle me récompense libéralement : et une preuve de ma nature défectueuse, c’est que ses reproches si doux, si raisonnables, n’ont pas le pouvoir de me corriger de mes fautes ; ses louanges, qui ont tant de valeur pour moi, ne peuvent m’exciter au soin et à la persévérance. »¹³⁶

Dans l’extrait ci-dessus, il est aussi question d’une autre institutrice de Lowood, il s’agit de Mlle Temple. Nous l’avions déjà mentionnée pour avoir agi pour le bien de ses élèves en leur donnant une collation supplémentaire dans le but de corriger un tort causé par le directeur de l’institution, monsieur Brockelhurst¹³⁷. Mlle Temple était connue pour sa gentillesse et sa bonté envers ses élèves, mais plus particulièrement envers Helen. En répondant à la question qu’avait posée Jane, l’extrait ci-dessus, nous informe que la bienveillance de Mlle Temple envers Helen n’était d’aucune efficacité face aux torts d’Helen or cette indulgence ne permettait pas à l’élève d’aller dans le sens d’un apprentissage efficace et rédempteur¹³⁸. Ceci dit, en ce même extrait, nous sommes ainsi avertis de la présence d’un élément clef de notre recherche : la relation qui lie Helen Burns à Mlle Temple.

Les douces paroles dites par Helen au sujet de son institutrice avaient eu raison des sentiments de Jane, la narratrice avait jugé important de narrer avec précision les rares occasions où elle s’était vue acceptée au sein du groupe fermé que constituait Helen et Mlle Temple pour parler de littérature et de philosophie de vie. L’une de ces entrevues avait servi à raconter le passé de Jane. En effet, après une humiliante confrontation à Monsieur Brockelhurst, Jane avait été punie devant toute l’école pour ce qu’avait raconté ad nauseam l’épouse de son oncle, madame Reed à son sujet. La

¹³⁶ Ibid., p.135-136

¹³⁷ Ibid., p.113

¹³⁸ Ibid., p.135-136

réputation de l'enfant avait été foulée aux pieds, sans raison valable.¹³⁹ Malgré toutes les atrocités dites au sujet de Jane, Mlle Temple insista sur la nécessité de faire sa propre enquête sur la nature des faits et de rendre justice à l'enfant si abus il y a. ainsi en accordant le bénéfice du doute à la fillette, l'enseignante fit sensation et gagna la confiance de Jane comme le prouve l'extrait suivant :

*« J'avais achevé ; Mlle Temple me regarda en silence pendant quelques minutes ; puis elle me dit :
« Je connais M. Loyd, je lui écrirai ; si sa réponse s'accorde avec ce que vous avez dit, vous serez publiquement déchargée de toute accusation ; pour moi, Jane, dès à présent je vous considère comme innocente. »
Elle m'embrassa et me garda près d'elle. J'enfus heureuse, car je prenais un plaisir d'enfant à contempler sa figure, ses vêtements, ses bijoux, son front pur, ses cheveux brillants, ses yeux noirs qui rayonnaient »¹⁴⁰*

Pendant ces entrevues, Jane assistait au flot d'attention que portait Mlle Temple sur la santé d'Helen, laissant entendre que l'enfant avait une maladie inconnue au reste des habitants de l'institution comme le prouve l'extrait suivant :

*« Comment êtes-vous ce soir, Hélène ? Avez-vous beaucoup toussé aujourd'hui ?
– Pas tout à fait autant que de coutume, je crois, madame.
– Et comment vont vos douleurs de poitrine ?
– Un peu mieux. »
Mlle Temple se leva, prit la main d'Hélène, et tâta son pouls ; puis elle retourna à se place, et je l'entendis soupirer. Elle demeura pensive pendant quelques minutes ; »¹⁴¹*

D'après notre lecture, nous avons compris que cet extrait servait de préambule pour annoncer le chapitre suivant. Il allait être question de santé et de maladie. Nous considérons donc le chapitre neuf comme étant la partie la plus chargée en émotions. En respectant l'ordre chronologique des faits, la narration se faisait graduellement, le lecteur n'a donc pas à disposition toutes les informations qui entourent un personnage ou un lieu, ainsi, la narratrice reprenait à chaque fois un élément de l'histoire ayant déjà été présenté auparavant pour en reparler progressivement et ajouter les informations manquantes qui, au fur et à mesure, serviraient de tremplin et faciliteraient la mutation vers un autre sujet. Le chapitre neuf avait eu un commencement positif, Jane parvenait à trouver un certain plaisir à vivre à Lowood. Le rude hiver avait soufflé ses derniers

¹³⁹ Ibid., p.160-161-162

¹⁴⁰ Ibid., p.174-175

¹⁴¹ Ibid., p.175

vents frais et avait permis au printemps de s'installer en changeant le décor sinistre de l'institution. Les trois premières pages étaient dédiées à la description du manteau printanier qui embellissait l'institution, cette description n'avait qu'un seul but : déboucher sur un questionnement.¹⁴²

« N'ai-je pas fait de Lowood une belle habitation, quand je l'ai dépeinte entourée de bois et de montagnes et placée sur le bord d'une rivière ? Sans doute le site était beau ; mais était-il sain ? C'est là une autre question. La vallée boisée où était situé Lowood était le berceau de ces brouillards qui engendrent les épidémies ; avec le printemps les brumes revinrent, s'introduisirent dans l'asile des orphelines, et leur haleine répandit le typhus dans les dortoirs et dans les salles d'étude. Aussi avant le commencement de mai l'école fut-elle transformée en hôpital. »

Nous avons brièvement mentionné les particularités de Lowood qui en avaient fait un lieu atypique, qu'il s'agisse de son règlement ou de ses prestations, rien n'est laissé au hasard, l'orphelinat avait atteint un degré de négligence abyssale provoquant ainsi le Typhus, une épidémie qui éradiqua un nombre important d'élèves. À cette période précise, Jane narre un changement de conduite et de règlement au sein de l'institution, les enseignantes s'étaient converties en infirmières pour prendre en charge les malades comme il est dit dans l'extrait ci-dessous :

Une mauvaise nourriture et des refroidissements négligés avaient disposé une partie des élèves à subir la contagion. Quarante-cinq sur quatre-vingts furent frappées en même temps. On interrompit les classes ; la discipline cessa d'être observée. Celles des élèves qui continuaient à se bien porter obtinrent une liberté entière, parce que le médecin insistait sur la nécessité d'un exercice fréquent, et que d'ailleurs personne n'avait le temps de nous surveiller. Mlle Temple était entièrement absorbée par les malades ; elle passait ses jours à l'infirmerie et ne la quittait que pour prendre quelques heures de repos ; les maîtresses employaient tout leur temps à emballer et à faire les préparatifs de départ pour les élèves privilégiées qui avaient des parents ou des amis disposés à leur faire quitter ce centre de contagion. Plusieurs déjà atteintes n'étaient arrivées chez elles que pour mourir ; d'autres rendirent le dernier soupir à Lowood, et furent enterrées rapidement et en silence, la nature de l'épidémie rendant tout délai dangereux.¹⁴³

L'extrait ci-dessus nous informe que rares étaient les âmes épargnées par l'épidémie, la mort avait fait de Lowood sa destination de prédilection, cela semblait très peu contrarier Jane. En effet, les avantages de cette malédiction avaient pallié les inconvénients de l'orphelinat¹⁴⁴. Mais cela fut de très courte durée, car Jane perdit de

¹⁴² Ibid., p.187-188

¹⁴³ Ibid., p.188-189

¹⁴⁴ Ibid., p.190

vue son amie Helen Burns. Contrairement au reste des pensionnaires, Helen n'avait pas contracté le typhus, mais l'état d'urgence avait aggravé sa maladie initiale, l'affaiblissant au point de ne plus quitter son lit à l'infirmerie comme nous l'apprend la narratrice dans l'extrait ci-joint :

« Lecteurs, je savais et je sentais tout cela, et, quoique j'aie bien des défauts et peu de qualités pour les racheter, je ne me suis pourtant jamais fatiguée d'Hélène ; je n'ai jamais cessé d'avoir pour elle un attachement fort, tendre et respectueux, autant que le pouvait mon coeur. »¹⁴⁵

En faisant d'Helen la star de son récit, Jane nous avait préparés indirectement à une fin tragique. L'attachement de Jane pour son amie l'avait poussé à chercher la chambre où résidait la malade. Après une longue séparation, les retrouvailles étaient émouvantes, voire même éphémères. La narratrice insista sur sa peur de découvrir son amie décédée comme il est dit dans l'extrait suivant :

Je fis quelques pas et je m'arrêtai devant le lit : ma main était posée sur le rideau ; mais je préférais parler avant de le tirer, car j'avais peur de ne trouver qu'un cadavre [...]
« Pourquoi êtes-vous venue ici, Jane ? Il est onze heures passé ; je les ai entendues sonner il y a quelques instants.
– J'étais venue vous voir, Hélène ; on m'avait dit que vous étiez très malade, je n'ai pas pu m'endormir avant de vous avoir parlé.
– Vous venez alors pour me dire adieu ; vous arrivez bien à temps.
– Allez-vous quelque part, Hélène ? Retournez-vous dans votre demeure ?
– Oui, dans ma dernière, dans mon éternelle demeure.
– Oh non, Hélène !¹⁴⁶

Après avoir échangé quelques mots, les deux amies décidèrent de partager le lit sur lequel dormait Helen, ce rapprochement venait mettre fin à cette amitié, car après s'être abandonné à un sommeil profond l'une enlaçant l'autre, l'inévitable arriva, la faucheuse frappa comme nous le raconte la narratrice à la fin du chapitre neuf de notre corpus :

« Elle m'embrassa, je l'embrassai, et toutes deux nous nous endormîmes. Quand je me réveillai, il faisait jour. Je fus tirée de mon sommeil par un mouvement inaccoutumé ; je regardai autour de moi, j'étais dans les bras de quelqu'un, la garde me portait ; elle traversa le passage pour me ramener au dortoir. Je ne fus pas réprimandée pour avoir quitté mon lit, on était occupé de bien autre chose ; on me refusa les détails que je demandais, quelques jours après j'appris que Mlle Temple, en rentrant dans la chambre, m'avait trouvée couchée dans le petit lit, ma figure

¹⁴⁵ Ibid., p.193

¹⁴⁶ Ibid., p.200-201

*appuyée sur l'épaule d'Hélène, mon bras passé autour de son cou. J'étais endormie ;
Hélène Burns était morte. »*¹⁴⁷

Maintenant que nous avons fait le tour du registre d'Helen Burns sous toutes ses coutures, il est inévitable de répondre à notre questionnement initial. Selon Elizabeth Gaskell, Helen Burns n'est autre que Maria Brontë, sœur aînée de Charlotte Brontë¹⁴⁸. Toute personne s'étant penchée sur le sujet qu'est notre écrivaine aurait sans hésitation compris qu'il s'agissait d'un récit personnel, que les faits ne pouvaient être imaginés dans leur intégralité. La description, comme nous l'avons soulevé précédemment avait servi de carnet de route, un carnet utilisé à bon escient par Elizabeth Gaskell, cette dernière s'était attelé à une rude tâche : découvrir qui était Helen Burns. Une majeure partie des informations concernant la famille Brontë avait été mise à sa disposition par le père de l'écrivain Patrick Brontë, car ce dernier souhaitait que l'écrit de Gaskell rende justice aux prodigieuses progénitures qu'avaient été ses enfants : Charlotte, Émilie, Branwell et Anne. Contre toute attente, il était loin d'imaginer que la défunte aînée de la famille qu'est Maria allait devenir l'intrigue de la biographie.

Pour mieux analyser le registre d'Helen, il est nécessaire de présenter en premier lieu Maria Brontë pour qu'en second lieu, nous puissions soulever les preuves de ce que nous avançons. D'après la Biographie écrite par Elizabeth Gaskell, Maria est la fille aînée de Patrick et Maria Brontë, elle est née en 1814, deux ans avant Charlotte.¹⁴⁹ Les liens qui liaient les deux filles n'avaient rien d'ordinaire, nous avons déjà souligné les circonstances dans lesquelles vivaient les enfants. En ayant grandi sans réelle surveillance de la part des parents, la fratrie s'était renfermée sur elle-même pour prendre soin les uns des autres. Il est à prendre en considération que Charlotte voyait en sa sœur aînée une réplique de sa mère. En effet, du haut de ses quelques années d'avance, Maria agissait comme telle, il lui était dirigé comme obligation de veiller à l'éducation de ses frères et sœurs, ce qui nous empêche d'ignorer le respect et l'affection que lui devait précisément Charlotte, pour être la seule à pouvoir se rappeler réellement de sa sœur comparée à Emily, à Anne et à Branwell qui étaient bien trop jeunes pour garder un quelconque souvenir de leur aînée.

Charlotte Brontë fit en sorte qu'Helen soit la copie conforme de Maria. Le premier élément que nous soulevons est l'attrait d'Helen pour la lecture des œuvres

¹⁴⁷ Ibid., p.203-204

¹⁴⁸ GASKELL Elizabeth, *The Life of Charlotte Brontë*, Smith, Elder&Co, RoyaumeUni, 1857, p.54

¹⁴⁹ Ibid., p.36

destinées à un public averti¹⁵⁰. L'écrivaine avait jugé nécessaire d'introduire ce détail pour distinguer ce personnage comme le prouve l'extrait ci-dessous :

« Maria read the newspapers, and reported intelligence to her younger sisters which it is wonderful they could take an interest in. But I suspect that they had no "children's books," and that their eager minds "browzed undisturbed among the whole some pasturage of English literature," »¹⁵¹

L'extrait nous informe que Maria avait pour habitude de lire le journal, après l'avoir achevé, elle réunissait ses sœurs autour d'elle pour les informer de l'économie du pays, du haut de leurs 8 ans, elles étaient toutes au courant de sujets sérieux dépassant leur âge. Lors d'une entrevue avec Patrick Brontë, ce dernier informe Gaskell qu'il avait pour habitude de converser avec Maria de tous les sujets d'adulte qui pouvaient leur passer par la tête. Sa maturité avait fait d'elle un exemple aux yeux de Charlotte¹⁵².

Il est indubitable que Maria soit d'une intelligence à couper le souffle selon l'écrivaine. L'une des majeures raisons qui avaient provoqué le dédain de Jane envers Mlle Scatcherd était que l'institutrice soit entièrement insensible à l'intelligence d'Helen. Le plus surprenant est de découvrir qu'en réalité Maria avait réellement souffert d'harcèlement à cause d'une institutrice à Cowan Bridge pour les mêmes motifs, c'est ce que nous apprend Elizabeth Gaskell dans la biographie de notre écrivaine. Nous l'avons tout aussi bien mentionné que Helen avait eu le droit de confesser ses torts. Il était question de négligence, de manque de retenue ainsi que de dissipation tout en avouant avoir mérité tous les châtiments que lui faisait subir Mlle Scatcherd, il n'en était pas moins le cas de Maria, la jeune fille était châtiée sévèrement pour des détails sans importance ni conséquences, ajouté à cela, Maria restait de marbre face aux injures comme le prouve l'extrait ci-joint :

« She was far superior in mind to any of her play-fellows and companions, and was lonely amongst them from that very cause; and yet she had faults so annoying that she was in constant disgrace with her teachers, and an object of merciless dislike to one of them, who is depicted as "Miss Scatcherd" in "Jane Eyre," and [...] between the pupil and the teacher. Those

¹⁵⁰ Ibid., p.39

¹⁵¹ Ibid., p.43

¹⁵² Ibid., p.45

who had been pupils at the same time knew who must have written the book from the force with which Helen Burns' sufferings are described. »¹⁵³

Dans l'extrait ci-dessus, Gaskell nous informe que Maria avait bel et bien marqué les esprits des personnes qui l'ont connu à Cowan Bridge, car nombreuses ont été ses anciennes camarades de classe à avoir témoigné contre l'institutrice qui martyrisait Maria, elles affirmaient toutes que sa cruauté envers son élève n'avait aucune limite. L'extrait nous apprend aussi que toutes ces élèves avaient validé mot pour mot la description qu'avait faite Charlotte de sa sœur en parlant d'Helen. Ceci dit, certaines avaient vu en cette description méticuleuse la vengeance malsaine d'une sœur meurtrie par le décès d'un être cher. Elles étaient nombreuses celles qui plaidaient contre Charlotte, la jugeant trop sensible, voire même vindicative. Mais cela ne supprime point certaines situations où Gaskell avait surpris des expressions figées d'effroi et de peine sur les figures de celles qui avaient assisté aux punitions que subissait Maria par l'institutrice. L'une d'elles s'était remémoré un châtement corporel subi par Maria¹⁵⁴.

« One morning, after she had become so seriously unwell as to have had a blister applied to her side (the sore from which was not perfectly healed), when the getting-up bell was heard, poor Maria moaned out that she was so ill, so very ill, she wished she might stop in bed; and some of the girls [...] except to beg some of the more indignant girls to be calm; but, in slow, trembling movements, with many a pause, she went down-stairs at last, — and was punished for being late. »¹⁵⁵

L'extrait est un témoignage d'une des camarades de classe de Maria. Elle raconte avoir été témoin du pire scénario que puisse vivre une enfant de onze ans. Maria venait d'entamer le dernier stage de sa maladie qui n'est autre que la tuberculose. Habitant l'infirmerie depuis un certain temps, son corps affaibli n'avait plus de force pour combattre la maladie. Ayant entendu la cloche du matin sonner, Maria se tira de son lit en gémissant de douleur et de fatigue et en s'efforçant de s'habiller pour aller en cours. Les filles présentes autour d'elles l'avaient suppliée de ne pas bouger de son lit en la voyant en si mauvaise posture. En reprenant difficilement sa place, l'une des filles remarque que le drain qui avait été posé sur le bras de Maria, s'était décollé, en essayant de le remettre, l'institutrice connue sous le nom Mlle Scatcherd entra d'un coup dans la pièce et tira avec férocité Maria du lit, en la traitant de tous les noms, elle prit l'enfant

¹⁵³ Ibid., p.54

¹⁵⁴ Ibid., p.54

¹⁵⁵ Ibid., p.55

de par sa plaie et la jeta par terre devant le reste des personnes présentes. Incapable de bouger, Maria demande à ses personnes de ne pas s'en prendre à Mlle Scatcherd. L'institutrice quitta la pièce et laissa entendre à Maria qu'elle allait être sévèrement punie si elle ne se présentait pas en cours. L'enfant prise de peur fit de son mieux pour s'y rendre, en arrivant à bout de souffle en classe, Mlle Scatcherd décide de punir Maria pour s'être présentée en classe en retard.

Nous tenons à souligner que cet extrait n'a pas été mentionné dans l'œuvre de Charlotte Brontë, les raisons restes vagues, peut-être ignorait elle l'existence d'un tel événement ou l'avait-elle simplement tu croyant protéger la réputation de sa sœur.

« None of the Brontës had the fever. But the same causes, which affected the health of the other pupils through typhus, told more slowly, but not less surely, upon their constitutions. The principal of these causes was the food. »¹⁵⁶

Nous avons parlé de vengeance, Charlotte Brontë aurait souhaité venger sa sœur en réduisant à néant l'institution de Cowan Bridge. L'extrait que nous avons présenté ci-dessus prouve que les raisons principales pour cela étaient la nourriture et les pratiques religieuses auxquelles devaient se soumettre les élèves. Dans l'œuvre Jane Eyre, la nourriture était infecte, mais ce qui n'y est pas mentionné était que cette même nourriture avait provoqué l'épidémie du typhus. Ajouté à cela, Gaskell mentionna les longues marches que faisaient les élèves de Cowan Bridge chaque matin pour aller assister à la prière matinale du révérend Wilson. Qu'il neige ou qu'il pleuve, les petites filles étaient obligées de marcher des kilomètres pour arriver à l'église. Ce même froid avait eu raison des poumons de Maria et l'éradiqua de tuberculose, selon la biographe¹⁵⁷.

2.2 Réécriture d'un rêve avorté

Le choix de notre titre ; réécriture d'un rêve avorté répond au même schéma d'analyse que nous essayons de suivre depuis le début de notre recherche. Nous avons lu les parties comportant les personnages masculins dans la vie de Jane Eyre et, comme tout lecteur averti, nous avons fait le lien avec les premiers chapitres de l'œuvre, en cherchant fort bien à prouver que toute ligne écrite par notre auteur soit née d'un fait

¹⁵⁶ Ibid., p.56

¹⁵⁷ Ibid.

réel. Ce pourquoi nous émettons l'hypothèse qu'il puisse exister une certaine manipulation des faits, qui, à notre sens, nous force à croire que l'auteur ait profité de la véracité de certains événements pour faire accepter certains faits un peu moins véridiques.

Nous entamons l'analyse du personnage adulte de Jane Eyre, la narration de l'enfance de notre personnage s'est arrêtée à la mort d'Helen Burns. La narratrice avait jugé que les huit années passées à Lowood n'avaient pas de réelle importance dans sa vie¹⁵⁸. Le récit de l'âge adulte commence avec son début de carrière dans le domaine de l'enseignement. Après avoir passé de nombreuses annonces sur le journal, elle finit par se faire recruter en tant que gouvernante, chez un noble à Thornfield, nommé Edward Rochester¹⁵⁹. L'homme en question avait pris sous son aile l'enfant d'une de ses amies, d'où la nécessité d'engager une gouvernante. Après avoir fait la connaissance de Jane, le maître de maison ne chercha pas réellement à en faire son amie. La différence d'âge entre les deux personnages s'imposait vigoureusement ainsi que la différence de rang et d'apparence. Edward Rochester et Jane Eyre n'avaient rien en commun, les deux appartenaient à deux générations différentes : Jane venait de célébrer sa dix-huitième année de survie pendant que Rochester ajoutait une bougie de plus dans sa troisième décennie. Si les deux personnages avaient ignoré leurs âges respectifs, il leur était plus difficile d'oublier leur écart sur le plan social. Jane n'était qu'une orpheline au passé pénible tandis que Rochester venait d'hériter de l'affaire familiale, ce qui lui avait permis d'amasser une fortune. Si, de bonne foi, nos deux protagonistes avaient fait abstraction des chiffres qui les entouraient, l'unique différence qui avait fort bien compliqué le cours de l'histoire était l'image que se faisaient Rochester et Jane de leurs propres personnes. En effet, dès le début de la narration, nous avons été confrontés à l'idée peu joyeuse que se faisait Jane de son apparence, se jugeant laide et en constante comparaison avec les petites filles de son âge. Si son caractère farouche s'était adouci avec le temps, son estime d'elle-même n'avait pas bougé, bien évidemment, il est tout à fait compréhensible d'être aussi dur avec soi quand on est traité de laid à tout va comme le prouve l'extrait ci-joint pris de notre corpus :

« Je sens que si j'avais été une enfant brillante, sans soin, exigeante, belle, folâtre, Mme Reed m'eût supportée plus volontiers [...] Ses enfants m'eussent témoigné un peu plus de cette cordialité qui existe ordinairement

¹⁵⁸ BRONTE Charlotte, Jane Eyre, Tome1, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.206

¹⁵⁹ Ibid., p.220

entre compagnons de jeu, et les domestiques eussent été moins disposés à faire de moi leur bouc émissaire. »¹⁶⁰

L'extrait ci-dessus explique l'état d'esprit dans lequel se trouvait la narratrice. Jane avait cru comprendre que la beauté d'une personne devait définir la façon dont elle devait être traitée. Ses cousines Eliza et Georgiana n'avaient aucune difficulté à se faire apprécier voire même respecter pour l'unique raison qu'elles étaient toutes deux belles. Les domestiques avaient donné l'exemple, en faisant de Jane une personne sans importance comme le prouve l'extrait ci-dessous :

*« Pauvre demoiselle Jane, elle est bien à plaindre !
– Oui, répondit Abbot ; si c'était un bel enfant, on pourrait avoir pitié de son abandon ; mais qui ferait attention à un semblable petit crapaud ?
– C'est vrai, dit Bessie en hésitant ; il est certain qu'une beauté comme Mlle Georgiana vous toucherait plus, si elle était dans la même position.
– Oui, s'écria l'ardente Mlle Abbot, je suis pour Mlle Georgiana, petite chérie avec ses yeux bleus, ses longues boucles et ses couleurs si fines, qu'on les dirait peintes. »¹⁶¹54-55*

Avec de telles paroles en tête, Jane grandit dans la peur du rejet faisant d'elle l'énigmatique jeune femme au physique peu flatteur. En arrivant chez Rochester, l'homme ne retint pas ses pensées et exprima sa fascination pour l'apparence amoindrie de la gouvernante comme il est dit dans l'extrait suivant :

« Je ne m'étonne plus que vous ayez l'air de venir de l'autre monde ; je me suis déjà demandé où vous aviez pu attraper cette espèce de figure. »¹⁶²

Dès le premier contact des deux personnages, la narratrice nous informe du fait que Rochester soit sensible à ladite laideur de Jane. En partant de ce point, tous les échanges qui avaient eu lieu entre la gouvernante et son maître n'eurent aucun rapport avec l'apparence. L'heure était à l'échange approfondi et aux curieux rapports de force qui surgissaient à chaque semblant de conflit. En effet, le cumul de manque de considération auquel avait eu droit Jane tout le long de sa vie avait fait d'elle une personne désireuse de respect. L'une de ses plus grandes préoccupations était de savoir qui avait le droit de jugement sur elle et de qui elle était la subalterne. Lors de sa rencontre avec la femme de chambre qui se trouvait à Thornfield, Jane ressentit le

¹⁶⁰ Ibid., p.29

¹⁶¹ Ibid., p.54-55

¹⁶² Ibid., p.305

besoin d'informer le lecteur de son désir d'égalité comme il est exprimé dans l'extrait ci-dessous :

*« Ainsi l'énigme était expliquée. Cette petite veuve affable et bonne n'était pas une grande dame, mais une personne dépendante comme moi. Je ne l'en aimais pas moins ; au contraire, j'étais plus contente que jamais. L'égalité entre elle et moi était réelle, et non pas seulement le résultat de sa condescendance. Tant mieux, ma position ne devait s'en trouver que plus libre. »*¹⁶³

En étant au courant de son rang au sein du château de Thornfield, il ne lui était pas moins facile d'accepter les accès de son maître monsieur Rochester. La jeune femme semblait vouloir remettre en question les rares privilèges liés à la fonction de maître de maison. Un soir, Rochester insista sur Jane pour qu'elle converse avec lui dans le but de le distraire. Cette dernière semblait ne pas être d'humeur à servir de passe-temps comme il est narré dans l'extrait ci-dessous :

*« Je suis disposé à être communicatif, répéta-t-il, et c'est pourquoi je vous ai envoyé chercher [...] je suis persuadé que vous êtes justement ce que je voulais ; vous m'avez intrigué le premier soir où je vous ai vue ; depuis, je vous avais presque oubliée ; d'autres idées vous avaient chassée de mon souvenir ; mais, aujourd'hui, je veux éloigner de moi ce qui me déplaît et prendre ce qui m'amuse. Eh bien, cela m'amuse d'en savoir plus long sur votre compte ; ainsi donc, parlez. »
Au lieu de parler, je souris ; et mon sourire n'était ni aimable ni soumis. [...] En conséquence de ses ordres, je m'assis et ne dis rien. « Il s'imagine que je vais parler pour le plaisir de parler ; mais je lui prouverai que ce n'est pas à moi qu'il devait s'adresser pour cela. » Pensai-je.
« Êtes-vous muette, mademoiselle Eyre ? »
Je persistai dans mon silence »*¹⁶⁴

Selon la narration, le silence de Jane fit sensation et renvoya un message suffisamment clair à Rochester sans qu'elle ne recoure aux expressions faciales. L'homme se rétracta et exprima son désolément par rapport à la façon dont il avait exprimé sa requête. Ainsi, Jane fit de telle sorte que Rochester ait une once de respect et de considération pour elle comme le prouve l'extrait ci-dessous :

*«...j'ai fait ma demande sous une forme absurde et presque impertinente. Mademoiselle Eyre, je vous demande pardon ; sachez, une fois pour toutes, que mon intention n'est pas de vous traiter en inférieure, c'est-à-dire, reprit-il, je ne veux que la supériorité que doivent donner vingt ans de plus et une expérience d'un siècle. »*¹⁶⁵

¹⁶³ Ibid., p.251-252

¹⁶⁴ Ibid., p.331-332

¹⁶⁵ Ibid., p.332

Jane et Rochester n'ont eu besoin que de peu de temps pour réaliser les sentiments ardents qu'ils avaient l'un pour l'autre. Jane prit conscience de son faible pour son maître après avoir compris qu'elle était sur le point de le perdre à jamais à la suite de son union avec une tout autre demoiselle, Blanche Ingram. Le sentiment de jalousie qui avait envahi Jane apporta son lot de désespoir et la guida vers les bas-fonds de son esprit torturé par ses anciens démons.

*« ...j'avais rejeté la vérité pour me nourrir de l'idéal. Alors je prononçai mon jugement, et je déclarai :
Que jamais plus grande folle que Jane Eyre n'avait marché sur la terre, que jamais idiote plus fantasque ne s'était bercée de doux mensonges et n'avait mieux avalé un poison comme si c'eût été du nectar.
« Toi, me dis-je, devenir la préférée de M. Rochester, avoir le pouvoir de lui plaire, être de quelque importance pour lui ? Va, ta folie me fait mal ! [...], à une servante, à une enfant ; pauvre dupe ! Comment as-tu osé ?... Ton propre intérêt n'aurait-il pas dû te rendre plus sage ? [...]» Jane Eyre, écoute donc ta sentence : demain tu prendras une glace et tu feras fidèlement ton portrait, sans omettre un seul défaut, sans adoucir une seule ligne trop dure, sans effacer une seule irrégularité déplaisante ; tu écriras en dessous : "Portrait d'une gouvernante laide, pauvre et sans famille." »¹⁶⁶*

Les envahissantes pensées négatives de Jane avaient faussé les considérables pas que faisait Rochester vers elle. Lors d'une soirée organisée au château, le maître de maison avait convié sa nouvelle fiancée ainsi que ses amis colonels pour un séjour. Lors de cette dite soirée, Rochester s'était déguisé en Sybille pour amuser ses invités sans qu'aucun d'eux ne sache qu'il s'agissait de lui sous l'accoutrement bohémien. La Sybille avait œuvré à ce que Blanche Ingram soit suffisamment dégoûtée de sa bonne aventure, la laissant comprendre que son futur avec Rochester n'allait être qu'un enchaînement de malheurs¹⁶⁷.

Après avoir fait le tour des invités présents dans la demeure, la Sybille avait insisté à rencontrer Jane. L'entrevue des deux avait soufflé un vent de doute sur les sentiments de Jane et de Rochester. Nous ne souhaitons pas nous attarder sur les paroles de la Sybille, mais ce que nous pouvons en retirer est que Jane avait découvert les attentions de son maître à son égard comme le prouve l'extrait ci-dessous :

¹⁶⁶ Ibid., p.394-395

¹⁶⁷ Ibid., p.474

« ...vous avez joué un rôle étrange ; vous avez cherché à me dérouter ; vous avez dit des choses qui n'ont pas de sens, pour m'en faire dire également ; c'est tout au plus bien de votre part, monsieur »¹⁶⁸.

Selon les agissements de Rochester, Jane reprit espoir en l'éventualité d'imaginer un futur avec son maître. Mais ces joyeuses idées s'étaient éteintes en recevant la visite de Bessie, l'une des gouvernantes de Gateshead. Bessie était venue annoncer à Jane que sa tante Reed était sur son lit de mort et qu'elle souhaitait la voir pour une dernière fois. Jane avait alors dû quitter Thornfield pour se rendre à Gateshead¹⁶⁹, là où son destin allait changer à jamais. En effet, madame Reed avait annoncé à Jane qu'elle avait de la famille du côté paternel. L'un de ses oncles avait écrit une lettre à sa tante, quelques années après que Jane ait quitté Gateshead, dans le but de faire hériter la jeune fille d'une fortune qui lui revenait de droit.

L'héritage en main, Jane revint à Thornfield changée et les choses continuaient à évoluer. Rochester eut le temps de réfléchir à son futur et décida de demander la main de Jane en mariage de la manière la plus inattendue qui puisse exister. Il avait commencé par exiger de la demoiselle à ce qu'elle s'apprête à quitter Thornfield, car il envisageait de l'envoyer en Irlande après que son mariage avec Blanche Ingram eut lieu comme il est dit dans l'extrait ci-dessous :

« [...] dans le cas où j'épouserais Mlle Ingram, vous et la petite Adèle feriez mieux de vous retirer »¹⁷⁰.

Il est décrit dans l'œuvre que Rochester avait fait en sorte que Jane ressente le besoin de lui déclarer sa flamme. Après avoir embrumé toutes les aspirations de la gouvernante, cette dernière se mit à revendiquer son droit d'être aimée comme il est exprimé dans l'extrait ci-joint :

« ...ce qui était plus douloureux encore pour mon âme, c'était l'idée que la richesse, le rang et l'habitude étaient venus se placer entre moi et celui que j'aimais »¹⁷¹.

¹⁶⁸ Ibid., p.496

¹⁶⁹ BRONTE Charlotte, Jane Eyre, Tome2, Librairie Hachette et Cie, Paris, 1890, p.52

¹⁷⁰ Ibid., p.82

¹⁷¹ Ibid., p.84

En s'étant assuré des sentiments de Jane à son égard, Rochester déclara sa flamme comme l'extrait ci-dessous l'indique :

Vous-même allez prendre une décision sur votre avenir, me dit-il ; je vous offre ma main, mon coeur et la moitié de ce que je possède.
– *Vous jouez une comédie dont je ne puis que rire.*
– *Je vous demande de passer votre vie près de moi, d'être une partie de moi et ma meilleure compagne sur la terre.*
– *Vous avez déjà fait votre choix et vous devez vous y tenir.*
– *Jane, calmez-vous ; vous êtes trop exaltée. Moi aussi, je vais rester quelques instants tranquille. » [...] « Venez à côté de moi, Jane ; tâchons de nous expliquer et de nous comprendre.*
– *Je ne reviendrai jamais près de vous ; j'ai pu m'échapper et je ne reviendrai pas.*
– *Mais, Jane, je vous le demande comme à ma femme ; c'est vous seule que je veux épouser. » [...]*
« Ma fiancée est ici, dit-il en me pressant de nouveau contre lui ; ma fiancée est ici, parce qu'ici est mon égale et ma semblable. Jane, voulez-vous m'épouser ? »¹⁷²

Nous nous arrêtons à cet extrait précis de notre corpus pour entamer l'analyse du comportement de notre personnage Jane Eyre. L'agréable manière dont a été narré l'idylle de nos deux protagonistes nous avait inspirés à croire à un semblant de vrai. En effet, les descriptions qui avaient matérialisé le récit de Lowood et ceux qui avaient transmis les malheurs d'Helen étaient bien présentes dans cette partie de la narration. Il était donc inévitable de prendre en considération la vie de Charlotte Brontë pour comprendre ce qu'avait inspiré un tel amour.

Pour se faire, il était nécessaire pour nous de connaître ce qu'avait écrit Elizabeth Gaskell au sujet des hommes qui avaient échangé avec Charlotte Brontë. Ils n'étaient pas nombreux vu la nature réservée de notre écrivaine. Ceci dit, une certaine personne avait galvanisé l'attention de Charlotte, il s'agissait de son enseignant de français et de littérature, Constantin Heger. À l'âge de 26 ans, Charlotte et Emily s'étaient rendues à Bruxelles pour améliorer leur français, elles furent toutes deux acceptées dans un pensionnat religieux appartenant à l'épouse de Monsieur Heger. Elles étaient les seules anglophones de l'institution, il leur était donc difficile de communiquer avec autrui. À cette période, Constantin Heger avait été chargé de faire apprendre le français bénévolement aux deux sœurs.¹⁷³ Dans le récit de Gaskell, l'une des habituées de l'école avait souhaité donner des informations sur le dit Monsieur Heger, il s'agit d'une lettre qu'a reçue la biographe, cette dite lettre se présente comme suit :

¹⁷² Ibid., p.90-91-92

¹⁷³ GASKELL Elizabeth, *The Life of Charlotte Brontë*, Smith, Elder&Co, RoyaumeUni, 1857, p.167-168

“Je ne connais pas personnellement M. Héger, mais je sais qu’il est peu de caractères aussi nobles, aussi admirables que le sien. Il est un des membres les plus zélés de cette Société de S. Vincent de Paul dont je t’ai déjà parlé, et ne se contente pas de servir les pauvres et les malades, mais leur consacre encore les soirées. [...] programmes des études. J’ai vu une fois Madame Héger, qui a quelque chose de froidet de compassé dans son maintien, et qui prévient peu en sa faveur. Je l’acrais pourtant aimée et appréciée par ses élèves.”¹⁷⁴

Cette brève description de Monsieur Heger, n’avait pas suffi à répondre aux questions de Gaskell, elle chercha alors dans les anciennes correspondances de Charlotte Brontë. La quête fut bénéfique puisqu’elle tomba sur une lettre où notre écrivaine raconte sa vie à Bruxelles. Un extrait de cette même lettre invoque C.Heger de la manière la plus personnelle qui soit comme il est prouvé dans l’extrait ci-dessous :

« M. Héger, the husband of Madame. He is professor of rhetoric, a man of power as to mind, but very choleric and irritable in temperament. »¹⁷⁵

Il est dit dans cet extrait que monsieur Heger est un homme de pouvoir et d’esprit ainsi que colérique et irritable. Le temps qui leur avait été donné de passer ensemble leur avait permis de nouer des liens amicaux.

Étant un homme marié et plus vieux que notre écrivaine, rien ne laisserait entendre qu’il y eut un quelconque rapprochement hors contexte entre les deux. Pourtant, après la mort de Charlotte Brontë, ces anciennes correspondances avec ses sœurs, ses amies et Constantin Heger avaient été léguées à la British Library en 1913. Précisément ceux de Heger. Il est important de signaler que ces correspondances furent remises par Madame Zoe Heger, l’épouse de Constantin Heger. Cette dernière les avait retrouvées déchetées, elle les recolla et les cacha dans sa boîte à bijoux par pure précaution, dans le but d’avoir des preuves que cet amour n’était point partagé ainsi que pour protéger la réputation de leur institution catholique, selon la biographie de Claire Harman intitulée *Charlotte Brontë: a Life*¹⁷⁶.

« Your last letter has sustained me – has nourished me for six months – now I need another and you will give it me – not because you have any friendship for me – you cannot have much – but because you have a compassionate soul and because you would not condemn anyone to undergo long suffering in order to spare yourself a few moments of tedium. [...] [S]o long as I think you are fairly pleased with me, so

¹⁷⁴ Ibid., p.178

¹⁷⁵ Ibid., p.181

¹⁷⁶ HARMAN Claire, *Charlotte Brontë: A Life*, Penguin, RoyaumeUni, 2015.

long as I still have the hope of hearing from you, I can be tranquil and not too sad, but when a dreary and prolonged silence seems to warn me that my master is becoming estranged from me – when day after day I await a letter and day after day disappointment flings me down again in to over whelming misery, when the sweet delight of seeing your writing and reading your counsel flees from me like an empty vision – then I am in a fever – I lose my appetite and my sleep – I pine away.
»¹⁷⁷ 18 novembre 1845

Dans l'extrait précédent, il s'agit d'une lettre écrite par Charlotte Brontë destinée à Constantin Heger. Elle l'informe que la dernière lettre qu'elle avait reçue de sa part l'avait satisfaite et nourrie pendant six mois, puis elle lui demande de lui en réécrire une nouvelle, et qu'elle est persuadée qu'il allait faire ce qu'elle lui demandait parce qu'ils sont amis et que sa nature compatissante n'allait pas le laisser ignorer la douleur dont elle souffrait. Elle l'informe que cette douleur est née de l'indifférence de son maître envers elle, et qu'il n'existe pas un jour que Dieu fait, sans qu'elle n'espère recevoir une lettre de sa part. Ses lettres se faisant rares et le sentiment jouissif de voir son écriture en évaporation commençait à se faire ressentir. Elle conclut sa lettre en lui rapportant qu'elle avait la fièvre et que le manque produit par leur séparation lui avait fait perdre tout appétit.

Ce que nous essayons de démontrer dans cette partie de notre recherche est que Charlotte Brontë s'était réellement inspirée d'un amour véridique, qu'elle avait éprouvé pour son maître, selon les dires d'Harry Blamires¹⁷⁸. Cet amour n'avait pas été partagé encore moins considéré selon la biographie écrite par Claire Harman¹⁷⁹.¹⁸⁰ La demande en mariage qu'avait formulée Rochester à Jane n'était qu'un rêve avorté par notre écrivaine. Elle fit porter à Jane toutes ses espérances et ses rancunes comme l'exprime Harold Bloom dans son analyse de l'œuvre *Jane Eyre*. Selon lui, Jane serait la mère porteuse de Charlotte Brontë.¹⁸¹ L'apparence de la femme forte qui se refuse à l'homme dont elle est amoureuse pour l'unique raison qu'il soit marié à une autre ainsi que du fait qu'elle devient indépendante financièrement aurait été plus légitime de représenter le mouvement féministe si l'écrivaine elle-même avait agi en tant que tel. Les critiques négatives de l'œuvre étaient nombreuses. En 1848, l'écrivaine londonienne Elizabeth Rigby publie dans *The Quarterly Review* un article virulent au sujet du personnage de

¹⁷⁷ <https://blogs.bl.uk/english-and-drama/2015/12/charlotte-bront%C3%ABs-letters-to-constantin-heger.html> 28/08/2020 : 18:59

¹⁷⁸ BLAMIREs Harry, *A Short History of English Literature*, Taylor & Francis e-Library, 2003, p.308

¹⁷⁹ <https://blogs.bl.uk/english-and-drama/2015/12/charlotte-bront%C3%ABs-letters-to-constantin-heger.html,25/08/2020,16:37>

¹⁸⁰ HARMAN Claire, *Charlotte Bronte: A Life*, Penguin, Royaume Uni, 2015.

¹⁸¹ BLOOM Harold, *Modern Critical Interpretations: Jane Eyre*, Chelsea House Publisher, New York, 2007, p.3

Jane Eyre ainsi que de son auteur. La critique maintient que la protagoniste n'est que la personnification d'un esprit dissipé et indiscipliné, ajouté au fait que l'œuvre tout entière soit une masse importante d'anti-chrétienté visant à promouvoir une rébellion.¹⁸²

¹⁸² RIGBY Elizabeth, *Quarterly Review* 84, December 1848, 173–174.

Conclusion

Les similitudes entre Jane Eyre et Charlotte Brontë abondent, qu'il s'agisse de l'éducation et des passe-temps du personnage, ou de son expérience avec la mort et l'amour, rien n'avait été laissé au hasard selon les dires des nombreux théoriciens que nous avons mentionnés. Les raisons de ce calque diffèrent d'une analyse à une autre. Pour certains sujets, il fut question de vengeance et pour d'autres, il s'agissait d'une thérapie censée apaiser les tourments du passé.

Conclusion générale

Ce travail n'est qu'une exploration partielle de la vie de l'auteur Charlotte Brontë. L'investigation est portée sur l'approfondissement de certains thèmes clefs qui ont modelé la vie de l'auteur au point d'entraîner leur éclatement au sein de notre corpus qu'est Jane Eyre.

Cette analyse psychanalytique des souvenirs d'enfance du personnage principal ainsi que de son passage à l'âge adulte à travers son émancipation financière et son intrigante approche de la sphère relationnelle a mis en exergue le point de vue de Charlotte Brontë sur la littérature victorienne ainsi que sur le futur concept dit féminisme auquel l'œuvre est assignée.

Dans le deuxième chapitre de notre recherche, nous avons essayé d'analyser les parties du discours de notre protagoniste Jane Eyre afin de cerner le rôle de la description minutieuse sur laquelle se base Charlotte Brontë dans sa narration. Nous sommes arrivés à prouver selon les dires d'Elisabeth Gaskell et d'Harold Bloom que Charlotte Brontë usait de la description pour reproduire les scènes exactes auxquelles elle avait été témoin, comme la mort de sa sœur Maria à travers le personnage d'Helen Burns, et le laisser-aller de Cowan Bridge à travers l'institution de Lowood.

Le deuxième point traité dans ce chapitre est la vie amoureuse du personnage principal, selon les mêmes sources que nous avons citées, Charlotte Brontë s'était inspirée d'une mauvaise expérience amoureuse avec son maître à Bruxelles pour écrire une version améliorée de leur idylle se donnant ainsi une meilleure fin que celle qu'elle avait connue dans sa vie personnelle.

Ce modeste travail de recherche ne représente qu'une partie infime de l'œuvre que nous avons traitée. Il est important de mentionner que notre corpus détient des thèmes plus sombres et plus intéressants à exploiter comme la symbolique de la première épouse d'Edward Rochester.

Références bibliographiques

Corpus

1. BRONTE, Charlotte, *Jane Eyre*, Tome 1 et 2, Librairie Hachette et cie, Paris, 1890, Traduit de l'anglais par Mme Les bazeillesSouvestre.

Références bibliographiques

1. AUSTEN Jane, *Orgueil et Préjugés, Pride and Prejudice*, T. Egerton, Londres, 1813
2. AYRAULT Roger, *La genèse du romantisme allemand Tomes 1 : Situation spirituelle de l'Allemagne dans la deuxième moitié du xviiiè siècle*, Éditions Montaigne, Paris, 1961
3. BEETON Isabella, *MrsBeeton's Book of Household Management*, S. O. Beeton Publishing, RoyaumeUni, 1861
4. BLAKE William, *Auguries of innocence*, Viking Press, RoyaumeUni, 1950
5. BLAMIREs Harry, *A Short History of English Literature*, Taylor & Francis e-Library, 2003
6. BLOOM Harold, *The Victorian Novel*, Chelsea House Printer, NewYork, 2004
7. BLOOM Harold, *Modern Critical Interpretations: Jane Eyre*, Chelsea House Publisher, New York, 2007
8. BOCCACE Giovanni, *De Mullieribusclaris*, 1374
9. BUCKLEY, Jerome Hamilton, *Season of Youth. The Bildungsroman from Dickens to Golding*, Harvard University Press, Cambridge, 1974
10. BYRON George Gordon, *Childe Harold's Pilgrimage*, John Murray, RoyaumeUni 1812-1818
11. CRUSE Amy, *The Victorians and Their Books*, Allen &Unwin, Londre, 1935
12. DEIRDRE David, *The Cambridge Companion to the Victorian novel*, Cambridge University Press, RoyaumeUni, 2001
13. DE PIZAN Christine, *La Cité des Dames*, Paris, 1405.
14. EAVES Morris, *The Cambridge Companion to William Blake*, Cambridge University Press, 2003
15. FIELDING Henry, *The History of Tom Jones, a Foundling*, Andrew Millar, Londres, 1749
16. GASKELL Elizabeth, *The Life of Charlotte Brontë*, Smith, Elder&Co, RoyaumeUni, 1857
17. GATTEGNO Jean, W. Scott, *Waverley, Rob-Roy, La Fiancée de Lammermoor*, éd. M. Crouzet. In : *Romantisme*, 1982, n°36. Traditions et novations

18. GOLDSMITH Oliver, *Le village abandonné*, W. Griffin, Londres, 1770
19. HARMAN Claire, *Charlotte Brontë : A Life*, Penguin, Royaume Uni, 2015
20. HEINICH, Nathalie, *États de femmes. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996
21. MILL, John Stuart, *The subjection of women*, Dent, London, 1977
22. PARROTT, Thomas Marc R. B. *A Companion to Victorian Literature*, New York, Charles Scribner's Sons, 1955
23. PATMORE Coventry, *The Angel in the House*, Macmillan & Co, Londres, 1863
24. PETRARQUE Francesco, *De Viris illustribus*, 1341
25. PIQUET François, *Le romantisme anglais, Émergence d'une poétique*, Presse universitaire de France, 1997
26. RICHARDSON Samuel, *Paméla : ou la vertu récompensée (Pamela, or virtuerewarded)*, C. Rivington ; J. Osborn, Londres, 1740
27. SAINTSBURY, George, *A History of Nineteenth Century Literature (1780-1895)*, New York, Macmillan and Co, 1896
28. SCOTT Walter, *Waverley ou l'Ecosseily'asoixanteans*, Constable, Longman, Hurst, Rees, Orme and Brown, Édimbourg, Londres, 1814
29. TROLLOPE Anthony, *An Autobiography*, oxford University Press, Londres, 1923
30. VESELOVSKY Alexander, *the Age of Sensibility*, A.E. Makhov, Moscow, 1904
31. WALPOLE Horace, *Le Château d'Otrante (the Castel of Otranto, a gothic story*, William Bathoe, RoyaumeUni, 1764
32. WILLIAMS Monica Ann, *Misreading Pamela: the secular critic as determined seducer*, University of Florida, 2006
33. WOLLSTONECRAFT Mary, *A Vindication of the rights of woman*, J. Johnson, RoyaumeUni, 1792
34. WOOLF Virginia, *killing the Angel in the house*, Penguin, 1995

Articles

1. HAMON, Philippe, *Pour un statut sémiologique du personnage*, Rennes, France, Mai 1972
2. HERVOUET-FARRAR Isabelle, GELLY, Christophe, C. B.-C. . « *Jane Eyre, roman de Charlotte Brontë et Jane Eyre, fi lm de Franco Zeffirelli*». Journée d'étude Spéciale Concours, Clermont-Ferrand Auvergne, Presse universitaire blaise pascal (PUBP), 2009.

3. KANT Emmanuel, *Réponse à la question : qu'est-ce que l'Aufklärung ?*, Berlinische Monatsschrift, Décembre, Allemagne, 1784
4. RIGBY Elizabeth, *Quarterly Review* 84, December 1848
5. SAINT-MARTIN, L. *Critique littéraire et féminisme : par où commencer ?* Québec français, (56), 26–27 (1984)

Encyclopédies et Dictionnaires

1. ARON Paul, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002
2. AZIZA, Claude et collaborateurs, *Dictionnaire des symboles et des thèmes littéraires*, Paris, Nathan, 1978
3. ENCYCLOPÆDIA Britannica, Encyclopædia Britannica, Inc, 1768

Sitographie:

1. <https://journals.openedition.org/lisa/831>
2. <https://www.sparknotes.com/lit/janeeyre/summary/>
3. <https://prezi.com/pwybex8jlodg/the-evolution-of-women-in-early-english-literature/https://blogs.bl.uk/english-and-drama/2015/12/charlotte-bront%C3%ABs-letters-to-constantin-heger.html>
4. <https://www.bronte.org.uk/the-brontes-and-haworth/family-and-friends/elizabeth-gaskell.>
5. <https://www.britannica.com/biography/Elizabeth-Cleghorn-Gaskell>.
6. <https://www.bronte.org.uk/the-brontes-and-haworth/family-and-friends/elizabeth-gaskell>.
7. <https://www.britannica.com/biography/Elizabeth-Cleghorn-Gaskell>
8. <https://www.britannica.com/biography/Aphra-Behn>.
9. https://www.academia.edu/6294622/The_Saylor_Foundation_The_Woman_Question_in_Victorian_England.
10. <https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2008-3-page-317.html>.
11. https://www.academia.edu/33345304/A_Study_of_Moral_Scheme_in_Henry_Fieldeing_s_The_History_of_Tom_Jones_a_Foundling?auto=download.
12. <https://www.britannica.com/art/bildungsroman>
13. <https://www.britannica.com/art/bildungsroman>
14. <https://www.questia.com/read/6029006/a-history-of-nineteenth-century-literature-1780-1895>.
15. <https://www.bl.uk/romantics-and-victorians/articles/the-romantics>.

16. https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/roman_gothique.
17. https://www.academia.edu/28884486/Preview_Robinson_Crusoe_Analysis.
18. https://www.academia.edu/2175915/Robinson_Crusoe_as_Defoes_Theory_of_Fiction
19. <https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2006-1-page-127.htm>
20. <https://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/lumieres.php>.
21. https://www.academia.edu/16687087/John_Dryden_Restoration_and_Neoclassicism_Samples_of_Prescriptive_Criticism_in_English_Literature
22. <https://www.britannica.com/art/Augustan-Age-Latin-literature>.

Résumé

L'œuvre de Jane Eyre est la deuxième tentative de Charlotte Brontë et son premier succès. Il s'agit d'un récit comportant une multitude de genres littéraires et un indubitable sens de l'innovation, partant d'un récit d'apprentissage ordinaire et habituel.

Ce travail de recherche est une investigation sur les rapports qui lient le personnage Jane Eyre à sa créatrice Charlotte Brontë. La problématique que nous soulevons se base sur l'identité donnée aux personnages et sur les événements narrés qui présentent des similarités avec la vie de l'auteur, le but étant de prouver que Charlotte Brontë ait usé de sa plume pour réécrire les événements les plus marquants de sa vie tout en ayant l'ambition de remettre en question l'ordre établi en société et de dévoiler ses non-dits concernant sa famille et sa vie amoureuse.

Abstract

The work Jane Eyre is Charlotte Brontë's second attempt and her first success. It is a tale comprising a multitude of literary genres and an unmistakable sense of innovation, starting from an ordinary and habitual learning tale.

This research is an investigation into the relationships that link the character Jane Eyre to its creator Charlotte Brontë. The problematic that we raise is based on the identity given to the characters and on the narrated events which present similarities with the life of the author, the goal being to prove that Charlotte Brontë attempted to rewrite the most important events and highlights of her life while having the ambition to question the established order in society and to reveal her unsaid secrets about her family and her love life.